PQ
1193
G3L3

2 . T
2919

# LES
# POÈTES DE LA RIPAILLE

# A LA MÊME LIBRAIRIE

*Sonnets d'amour*, choix et introduction par A. SÉCHÉ 1 vol.
*Les Poètes-misère*, choix et introduction par A. SÉCHÉ ..... 1 vol.
*Les Poètes sociaux*, choix, préface et notes par POINSOT et NORMANDY ..... 1 vol.
*Les Poètes patriotiques*, choix, préface et notes par NORMANDY et POINSOT ..... 1 vol.
*Les Poètes libertins*, choix, préface et notes par G. NORMANDY ..... 1 vol.
*Les Chansonniers gaillards*, choix, préface et notes Par G. NORMANDY ..... 1 vol.
*Les plus jolis vers de l'année* (1907, 1908 et 1909), choix par A. SÉCHÉ ..... 3 vol.
*Poésies fugitives*, choix, préface et notes par F. COUSOT ..... 1 vol.
*Les Poètes de la Mort*, choix, préface et notes par LÉON LARMAND ..... 1 vol.
*Les Poètes humoristes*, choix, préface et notes par G. NORMANDY ..... 1 vol.

---

**Bibliothèque des Poètes français et étrangers**
**sous la direction d'ALPHONSE SÉCHÉ**

Déjà parus
23 volumes illustrés de portraits et d'autographes :

*Musset, Byron, Ronsard, Béranger, Heine, Chénier, Scarron, Edgard Poe, Hégésippe Moreau, du Bellay, Gérard de Nerval, Brizeux, Casimir Delavigne, Charles d'Orléans, Louis Uhland, Léopardi, Voltaire, Gœthe, Corneille, Millevoye, Lope de Vega, Villon, Desbordes-Valmore.*

---

*Les Muses françaises* (Anthologie des femmes poètes), par A. SÉCHÉ, 85 portraits ..... 2 vol.
*Les Conteurs galants du* XVIII*e siècle*, choix et notices par AD. VAN BEVER, 30 gravures d'après Baudoin, Eisen, Lavreince, Jeaurat, Moreau le jeune, etc. ..... 1 vol.
*Contes et Facéties galantes du* XVIII*e siècle*, choix et notices par AD. VAN BEVER, 32 grav. d'après Chardin, Fragonard, Cochin, Debucourt, etc. 1 vol.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

T 3246p

# LES Poètes de la Ripaille

ANTHOLOGIE
DE POÉSIES DE LA TABLE
DU XVe SIÈCLE A NOS JOURS

Morceaux choisis, avec Préface et Notes

PAR

LÉON LARMAND

*Illustré de 8 Gravures*

187319.
13. 2. 24

LOUIS - MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

TORONTO LIBRARY
UNIVERSITY OF

PQ
1193
G3L3

# PRÉFACE

*En relisant les poèmes qui composent ce recueil, il nous a semblé revivre au temps de notre enfance, alors que nous pouvions être mis en appétit en voyant quelque polisson de nos amis mordre goulûment dans sa tartine. Un tel étalage de victuailles nous a réjoui ; nous avons oublié, pour un moment, que les poètes dont on va lire les vers en avaient écrit d'autres, et nous avons cru feuilleter un livre étonnant, imprimé par des typographes gras à lard, dans un merveilleux pays de Cocagne, où le manger serait le seul thème poétique.*

*Dans cette bonne* hostellerie, *la Muse porte le tablier blanc des filles de cuisine, elle est dodue comme une commère de Paul Rubens, et nue le plus souvent près de la cheminée, elle surveille une poularde entruffaillée qui rôtit devant un feu d'olivier et de thym.*

*Entrez. On nous a chargé de dire, au seuil de la porte, que si l'enseigne promet, ce que l'on trouvera à l'intérieur passe les promesses de l'enseigne.*

*Lecteurs, pour quelques sols, vous mangerez votre pain sec à la fumée de riches venaisons.*

*Chaque chapitre est pareil à une salle.*

*Voici d'abord la grande cuisine encore rustique des repues franches. Il ne faut craindre ni les odeurs vigoureuses ni les solides coups de gueule.*

*Quelques mauvais garçons sont attablés.*

*François Villon tient d'une main un pilon d'oie et chante en dévastant le corsage bien rempli d'une servante débraillée qui essuie d'un robuste bras rouge son menton luisant de sauce.*

*La société est peu choisie. La cuisine n'est sans doute pas fameuse, mais elle est simple et abondante.*

*Un capucin, dans un coin de la salle, attend qu'on l'invite et tourne dans ses doigts crasseux les grains de son chapelet en regardant d'un œil attendri les jambons pendus au plafond, comme de vieux violons enfumés.*

*Un chien, attiré par l'odeur de la mangeaille, entre et pisse contre l'escabelle d'un compagnon.*

*Un gros enfant barbouillé de confitures le chasse d'un coup de balai. Le chien malappris sort en hurlant. Le beurre grésille dans la poêle; un lit craque derrière le rideau d'une alcôve; on allume une lampe fumeuse ; le soir tombe sur les tours de Notre-Dame; une patrouille de gens d'armes passe, et le petit frère quêteur qui guignait les jambons, se cure à présent les dents avec le bec d'une bécasse...*

*On bâfre, tout à la joie de bâfrer.*

*Les temps ne sont pas très sûrs. Le Châtelet et l'Official vous font pendre haut et court pour une bagatelle. On ne raffine point. Il s'agit de s'emplir la panse et d'oublier les famines passées devant une table chargée de nourritures solides et de vins rustiques.*

*Dans* l'Ile Sonnante, *le vieux Rabelais nous a laissé un copieux menu. On ne devait point songer à mieux; écoutez la nomenclature :*

PANURGE. — *Des garces susdites, j'en suis de moitié: comment les nourrissez-vous ?*

LE FRÈRE. — *Bien.*

PANURGE. — *Que mangent-elles ?* — LE FRÈRE. — *Pain.*

PANURGE. — *Quel?* — LE FRÈRE. — *Bis.*

PANURGE. — *Et quoi plus?* — LE FRÈRE. — *Chair.*

PANURGE. — *Mais comment?* — LE FRÈRE. — *Rost.*

PANURGE. — *Mangent-elles point soupes?*

LE FRÈRE. — *Point.*

PANURGE. — *Et de pâtisserie?* — LE FRÈRE. — *Prou.*

PANURGE. — *J'en suis: mangent-elles poissons?*

LE FRÈRE. — *Si.*

PANURGE. — *Comment leur présentez-vous?*

LE FRÈRE. — *Froids.*

PANURGE. — *Et quoi plus?* — LE FRÈRE. — *Œufs.*

PANURGE. — *Et les aiment?* — LE FRÈRE. — *Cuicts.*

PANURGE. — *Je demande comment cuicts?*

LE FRÈRE. — *Durs.*

PANURGE. — *Est-ce tout leur repas?*

LE FRÈRE. — *Non.*

PANURGE. — *Que mangent-elles davantage?*
LE FRÈRE. — *Bœuf.*
PANURGE. — *Et quoi plus?* — LE FRÈRE. — *Porc.*
PANURGE. — *Et quoi plus?* — LE FRÈRE. — *Oies...*
PANURGE. — *Qu'ont-elles pour leur saulce?*
LE FRÈRE. — *Sel.*
PANURGE. — *Et pour les plus friandes?*
LE FRÈRE. — *Moust.*
PANURGE. — *Pour l'issue du repas?* — LE FRÈRE. — *Riz.*
PANURGE. — *Et quoi plus?* — LE FRÈRE. — *Laict.*
PANURGE. — *Et quoi plus?* — LE FRÈRE. — *Pois.*
PANURGE. — *Mais quels pois entendez-vous?*
LE FRÈRE. — *Verds.*
PANURGE. — *Que mettez-vous avec?*
LE FRÈRE. — *Lard.*
PANURGE. — *Et des fruits?* — LE FRÈRE. — *Bons.*
PANURGE. — *Quoi?* — LE FRÈRE. — *Crus.*
PANURGE. — *Plus?* — LE FRÈRE. — *Noix.*
PANURGE. — *Mais comment boivent-elles?*
LE FRÈRE. — *Net.*
PANURGE. — *Quoi?.* — LE FRÈRE. — *Vin.*
PANURGE. — *Quel?* — LE FRÈRE. — *Blanc.*
PANURGE. — *En hyver?* — LE FRÈRE. — *Sain.*
PANURGE. — *Au printemps?* — LE FRÈRE. — *Brusc.*
PANURGE. — *En esté?.* — LE FRÈRE. — *Frais.*
PANURGE. — *En automne et vendange?*
LE FRÈRE. — *Doulx.*

*— Pote de froc, s'escria frère Jean, comment ces mastines ici fredonniques debvroient estre grasses, et comment elles debvroient aller au trot, veu qu'elles repaissent si bien et copieusement... »*

*Le soleil italien de la Renaissance alla éblouir jusqu'aux casseroles de la cuisine.*

*Les mets deviennent plus compliqués.*

*La fille tétonnière que caressait François Villon ne pouvait porter à bout de bras qu'un jambon, une tête de porc sur un lit malodorant de choux, dans la taverne où l'on s'attablait, sous les andouilles du plafond.*

*La salle est devenue magnifique. Des tapisseries de haute-lice et de belles faïences l'ornent, et pour rappeler que le siècle est encore guerrier, sur les buffets de chêne et les dressoirs sculptés, à côté des lucides aiguières de Venise pareilles à des verreries d'eau, à des bulles de cristal, les pots ont l'aspect de casques et les larges plats d'argent ressemblent à des boucliers écussonnés, à de seigneuriales pièces d'armure.*

*Le repas s'ordonne à présent avec la pompe décorative et le voluptueux arrangement d'un tableau de l'école italienne.*

*Une odeur d'eau de rose et d'épices aromatise l'air; on sent le parfum des petites fraises de Fontainebleau que Pierre de Ronsard assaisonne à la crème; et la venaison, honneur de la table, ne fait plus songer à un quartier de viande sur lequel vont se ruer des dîneurs goulus, mais plutôt à des bois nobles qu'emplissent de mélancoliques appels de cor, à un cortège de chasse composé de belles dames en toquets de velours et de perles, en robes de brocard, et de beaux cavaliers portant une épée dont Benvenuto Cellini cisela le pommeau.*

***

*Mais silence! les hoquets d'ivrognes se sont tus dans la première salle enfumée, et voici que l'on a fermé la porte sur les rudes convives du* XVII*e siècle...*

*Place! Voici la* Viande du Roy *dans sa timbale d'argent.*

*Louis XIV va dîner!*

*Humez l'odeur des plats au passage.*

*Voici les* potages *et les* petits potages ; *les* entrées *et les* petites entrées, *le* rôt *et le* fruit, *tout le fastueux et royal repas que gentilshommes, gardes, huissiers, maîtres-d'hôtel escortent respectueusement. Et ce n'est pas seulement à Versailles que la chère est somptueuse. Partout on dîne furieusement.*

*Les grands seigneurs tiennent table ouverte, les fermiers généraux, en culotte et veste de satin blanc, descendent eux-mêmes aux cuisines.*

*La vie de salon favorise le dîner.*

*Il faudrait consacrer un volume à chacun de ces gourmands illustres, et peut-on parler aussi brièvement d'un artiste comme Carême, le cuisinier qui a dans ses livres des phrases aussi splendides que celles-ci :* « ... Le charbon nous tue, mais qu'importe, moins de jours et plus de gloire. » — « Moi je sentais si bien ma vocation que je ne me suis pas arrêté à manger. »

*Que dire de ce Vatel, le* chef *du grand Condé? Madame de Sévigné l'a immortalisé. Le voyez-vous à une fenêtre de Chantilly? Le vainqueur de Rocroi traite Louis XIV le soir même. La cour princière est pleine d'équipages et de seigneurs, l'heure approche et la marée n'arrive pas.*

*Il se croit déshonoré, il n'y survivra pas... Il écarte les dentelles de sa chemise et se perce de son épée au moment où la marée arrive enfin!*

*Mais où donc se tiennent les poètes qui ont célébré ces triomphes de victuailles et de vins ?*

*Ne les cherchez pas chez les grands. Il n'y occupent le plus souvent que le bas-bout de la table, quand on les reçoit, et si Molière s'est assis, une fois, à la table même de Louis XIV, devant la large figure solaire du Roy, on pourrait citer des princes qui se divertissaient à vider leur tabatière dans le gobelet du poète qu'ils payaient comme on payerait un bouffon ou un famélique pittoresque.*

*Les poètes sont au cabaret.*

*Dans tous ces poèmes consacrés aux longs repas, aux joies de la table, on sent de vagues regrets.*

*On ne parle bien, d'ailleurs, que de ce qu'on n'a pas, et Saint-Amant écrit plus de cinq cents vers sur un melon, devant un squelette de hareng.*

*On songe à ces acteurs, qui, sur la scène, affectent de se régaler, vis-à-vis d'un gigot de carton.*

*Les cabarets sont nombreux et antiques.*

*Voici la* Pomme de Pin, *où burent François Villon, Rabelais, Mathurin Régnier, Guillaume Colletet, Benserade, Saint-Amant, Faret et Blot,* La Croix de Lorraine, *place du Cimetière-Saint-Jean, et l'*Ecu d'Argent *où l'on mangeait d'excellentes soupes au citron.*

*Voici la* Fosse aux Lions, *rue Pas-de-la-Mule, au Ma-*

*rais, où l'on dînait à prix fixe et où la Coiffier faisait crédit; l'*Epée Royale, *rue Saint-Méry; le* Petit Maure, *rue de Seine; la* Croix de Fer, *rue Saint-Denis; le* Mouton Blanc, *place du Cimetière-Saint-Jean, où l'on pouvait rencontrer Racine et La Fontaine, Molière, Boileau, et d'autres poètes moins illustres.*

*Voici ce que dit M. A. van Bever, un érudit qui n'ignore rien des siècles passés et avec lequel on est toujours sûr de se rencontrer parce qu'il a été partout: — « On avait sa taverne comme on avait son libraire... Charles Vion de Dalibray, qui partageait avec son ami Saint-Amant l'épithète de* « bon gros », *avait fait choix d'un cabaret selon son goût. A l'entendre, pour ne point faillir aux caprices bachiques, il y logeait. C'était une auberge de faubourg, située non loin de la foire Saint-Germain. Une enseigne peinte se balançait au-dessus de la porte avec ces mots:* Au Riche Laboureur. *Dans une de ses plus curieuses pièces, Vion nous fait les honneurs du logis. En bas, c'est la salle commune « qui frémit d'un bruit sourd que fait la populace », gens du peuple attablés devant les saucisses et les cervelas, faces rubicondes penchées sur les pots. »*

*Montons droit l'escalier ignoré des buveurs; pénétrons dans la chambre du poète. On pourrait supposer que là, règne un calme absolu, propre à la méditation. C'est mal connaître ce qu'est un tel lieu. Dalibray va nous le dire :*

« *Quelquefois dans ma chambre ou dans mon cabinet,*
*Je médite à grands pas, ou j'escris un sonnet,*
*Quand j'entends tout à coup quelque gueule profane*
*Qui crie à plein gosier:* « A la nopce de Jeanne,
Cette nopce de chien.... » *ou quelqu'autre chanson*
*Qui renverse mes vers d'une étrange façon...* »

*Mais, n'est-ce point parler inutilement et trop longtemps de la* brigade *sonore que cette dernière page cache comme un mince rideau?*

*Ecartez ce feuillet. La table est mise et une servante apporte des flacons qu'elle presse contre ses jeunes seins. On distingue la bouteille sur laquelle Rabelais écrivit des vers. Mais, voyez vous-même...*

# CHOIX DE POÉSIES

## VILLON

### BALLADE ET ORAISON

Père Noé, qui plantâtes la vigne,
Vous aussi, Loth, qui bûtes au rocher
Par tel parti qu'Amour, qui gens engigne (1)
De vos filles si vous fit approcher,
Pas ne le dis pour vous le reprocher,
Architriclin (2) qui bien sûtes cet art
Tous trois vous prie qu'o (3) vous vouliez percher,
L'âme de bon feu maître Jean Cotard.

Jadis extrait il fut de votre ligne
Lui qui buvait du meilleur et plus cher,
Et ne dût-il avoir vaillant un pigne (4)
Certes, sur tous, c'était un bon archer ;
On ne lui sut pot des mains arracher,
Car de bien boire oncques ne fut faitard (5).
Nobles seigneurs, ne souffrez empêcher
L'âme de bon feu maître Jean Cotard.

Comme un vieillard qui chancelle et trépigne,
L'ai vu souvent quand il s'allait coucher ;
Et une fois il se fit une bigne (6)
Bien m'en souvient à l'étal d'un boucher.
Bref, on n'eût su en ce monde chercher
Meilleur pion (7) pour boire tôt ou tard.
Faites entrer quand vous orrez hucher (8)
L'âme de bon feu maître Jean Cotard.

---

(1) Trompe.
(2) Maître d'hôtel qui, aux noces de Cana, ordonna qu'on servît d'abord le bon vin.
(3) Avec.
(4) Peigne.
(5) Paresseux.
(6) Blessure.
(7) Buveur.
(8) Quand vous entendrez appeler.

ENVOI

Prince, il n'eût su jusqu'à terre cracher ;
Toujours criait : Haro ! la gorge m'ard (1).
Et si ne sut oncq sa soif étancher
L'âme de bon feu maître Jean Cotard.

## LA REPUE FRANCHE

### DE VILLON ET DE SES COMPAGNONS (2)

« Qui n'a or, ny argent, ny gaige,
Comment peult-il faire grant chère ?
Il fault qu'il vive d'avantaige :
La façon en est coustumière.
Sçaurions-nous trouver la manière
De tromper quelqu'ung, pour repaistre ?
. . . . . .
Qui le fera sera bon maistre ! »

Ainsi parloyent les compaignons
Du bon maistre Françoys Villon,
Qui n'avoient vaillant deux ongnons,
Tentes, tapis, ne pavillon.
Il leur dit : « Ne nous soucions,
Car, aujourd'huy, sans nul deffault,
Pain, vin, et viande, à grant foyson,
Aurez, avec du rost tout chault. »

## LA MANIERE D'AVOIR DES TRIPPES POUR DINER

Que fist-il ? A bien peu de plet (3),
S'advisa de grant joncherie (4) :

(1) Me brûle.
(2) Poésies attribuées à Villon.
(3) Sans grands discours.
(4) De grande plaisanterie.

Il fit laver le cul bien net
A ung gallant, je vous affie (1),
Disant : « Il convient qu'on espie :
Quand seray devant la trippière,
Monstre ton cul par raillerie,
Puis, après, nous ferons grant chière. »

Le compaignon ne faillit pas,
Foy que doy sainct Remy de Rains !
A Petit-Pont vint par compas,
Son cul descouvrit jusqu'aux reins.
Quand maistre Françoys vit se train,
Dieu sçet s'il fit piteuses lippes,
Car il tenoit entre ses mains
Du foye, du polmon et des trippes.

Comme s'il fust plain de despit,
Et courroucé amèrement,
Il haulsa la main ung petit,
Et le frappa bien rudement,
Des trippes, par le fondement ;
Puis, sans faire plus long caquet,
Les voulut, tout incontinent,
Remettre dedans le baquet.

La trippière fut courroucée
Et ne les voulut pas reprendre.
Maistre Françoys, sans demourée (2),
S'en alla, sans compte luy rendre.
Par ainsi, vous povez entendre
Qu'ils eurent trippes et poisson.
Mais, après, il faut du pain tendre,
Pour ce dîner de grant façon.

---

(1) Je vous certifie.
(2) Sans retard.

# OLIVIER BASSELIN

## INSIPIDITÉ DE L'EAU

Ayant le dos au feu et le ventre à la table,
Etant parmi les pots pleins de vin délectable,
Ainsi comme un poulet
Je ne me laisserai mourir de la pépie,
Quand en devrais avoir la face cramoisie
Et le nez violet.
Quand mon nez deviendra la couleur rouge ou perse,
Porterai les couleurs que chérit ma maîtresse :
Le vin rend le teint beau !
Vaut-il pas mieux avoir la couleur rouge et vive,
Riche de beaux rubis, que si pâle et chétive,
Ainsi qu'un buveur d'eau ?
On m'a défendu l'eau, du moins en beuverie,
De peur que je ne tombe en une hydropisie ;
Je me perds, si j'en bois.
En l'eau n'y a saveur ; prendrai-je pour breuvage
Ce qui n'a point de goût ? mon voisin, qui est sage,
Ne le fait que je crois.
Qui aime bien le vin est de bonne nature.
Les morts ne boivent plus dedans la sépulture.
Hé ! qui sait s'il vivra
Peut-être encor demain ? chassons mélancolie.
Je vas boire d'autant à cette compagnie :
Sauve, qui m'aimera !

## LA SÉCHERESSE

Faute d'humeur, nos choux sont morts,
En nos jardins, par sécheresse ;
Faute d'abreuver bien mon corps,
Si j'allais mourir, que serait-ce ?

Sangoy ! je ne m'y fierai pas.
Mourir sec à faute de boire,

C'est un très merveilleux trépas
Et de très funeste mémoire.

A boire ! à boire vitement !
Je veux tenir ma gorge humide,
De peur de mourir pauvrement,
Comme nos choux, sec et avide.

Toutefois, moi et mon jardin
Nous différons en une chose :
Je me veux abreuver de vin,
Et d'eau notre courtil (1) s'arrose.

## J'AIME LA COMPAGNIE

J'aime la compagnie
Où sont mes bons amis :
Mais le festin m'ennuie,
Où n'y a point de ris.
Un tas d'avares refrognés
Vous feront perdre,
Du deuil de les voir rechigner
Un bon dîner.

Nous devons nos grands-pères
Suivre (ce m'est avis)
Qui laissaient les affaires
A table ô (2) leurs amis ;
Au soir, en s'entrevisitant,
Sur le fromage,
Les châtaignes ou le jambon,
Buvaient du bon.

Avecques leurs compères
Et voisins, en hiver,
En brasillant (3) les poires
S'arroient (4) à deviser ;

(1) Jardin.
(2) ô est mis ici pour avec.
(3) Faisant cuire dans la braise.
(4) Se mettent en train.

Chacun faisant du temps passé
Quelque beau conte :
Se recrutant sans maltalent (1)
Honnêtement.

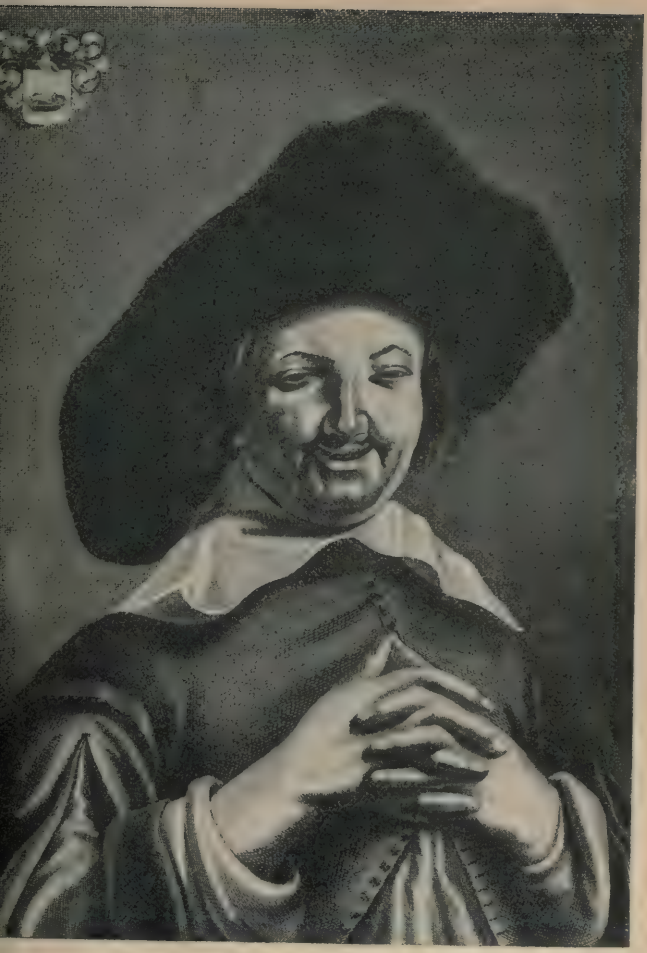
Femmes traitaient les hommes
Sans les oser tancer ;
Mais au temps où nous sommes
Ne font plus que rosser.
Elles-mêmes allaient percer
Du meilleur cidre
Joyeuses de voir leurs maris
Bien réjouis.

Femmes ne sont plus telles
Qu'elles étaient jadis,
Ceux qui se passent d'elles
Font bien à mon avis.
Toutefois, vu le bon raccueil (2)
De notre hôtesse,
Ell' tient encor des bonnes gens
Nos anciens.

Notre hôtesse je treuve (3)
Votre cidre loyal,
Et quoi que l'on en beuve (4)
Ne vous fait point de mal.
Si voulez à vos serviteurs
En laisser boire,
Je serai, je vous le promets,
De vos valets.

---

(1) Sans malice.
(2) Accueil.
(3) Trouve.
(4) Boive.



Robert Vinot, « Composeur des Sauces »,
*d'après une Estampe du XVII^e siècle.*

# JEAN LE HOUX

## DECLARATION DE GUERRE A LA SOIF

O Breuvage, amy souef (1) ;
Ame de verre,
Une importune soëf
Me fait la guerre.
Mais viens m'en délivrer,
Je te supplie,
Et faire desloger
Ceste ennemie.
Je ne crains tous les jours
Qu'elle m'assaille,
Pourveu que ton secours
Ne me défaille.
Or, j'en seray vengé,
Je m'en console ;
Car j'ay fort bien changé
Ceste pistole.
Meschante soif, rends-toy,
Ouvre la porte,
Et vuide de chez moy,
Ou tu es morte !
Je te veulx demeurer
Amy fidelle,
Et qui peux bien vuider
Une querelle.
Elle fuit maintenant
Quittant la place.
O Breuvage vaillant,
Je te rends grâce !
Tu es avecques moy
Tousjours, et pour ce
Je ne craindray pour toy
Vuider ma bourse.

(1) Doux, suave.

Et je ne veulx aimer
Une maîtresse
Qui me vouldra prier
Que je te laisse.

---

## MELLIN de SAINT-GELAIS

(1487-1558)

### FOLIE AUX HOTELIERS

Hôteliers, vos hôtes passants
De ces droits-ci sont jouissants :
Ils peuvent en toute saison,
Besogner en votre maison,
Par prix ou par douces prières.
Vos filles et vos chambrières.
Ils ont loi, sans vous offenser,
Ne trouvant le pot à pisser,
En sa place déterminée,
De pisser à la cheminée.
Un temps fut que sans grand respect,
On lâchait à table le pet,
Et le rot, et y fût le pape,
Et qu'on se mouchait à la nappe ;
Et soulaient les plus paresseux
Se torcher le cul aux linceuls (1).
Aujourd'hui on est plus honnête ;
Toutefois, je vous admoneste,
Afin que mieux vous y pensez,
Qu'aucuns s'en tiennent dispensés,
Tant de droit humain que divin,
Quand vous leur donnez mauvais vin.

(1) Draps.

# CLÉMENT MAROT

(1495-1544)

## REMEDE CONTRE LA PESTE

Récipé, assis sur un banc,
De Méance (1) le bon jambon
Avec la pinte de vin blanc,
Ou de clairet, mais qu'il soit bon ;
Boire souvent, de grand randon,
Le dos au feu, le ventre à table,
Avant partir de la maison,
C'est opiate profitable.
A votre dîner userez
De viandes creuses et légères ;
Bœuf ni mouton ne mangerez
Car ce sont trop dures matières.
Connils (2), perdrix, sous les paupières
Passerez, aussi perdereaux,
Fuyez vieux oiseaux de rivières,
Et mangez force faisandeaux.
Ne dormez point après dîner,
Car le dormir est dangereux,
Et quand ce viendra au souper,
Buvez des vins délicieux ;
Puis après, entre deux lincieux (3)
Allez reposer votre teste ;
Continuez un an ou deux,
De trois mois ne mourrez de peste.

## EPIGRAMME

Le vin qui trop cher m'est vendu.
M'a la force des yeux ravie ;

(1) Mayence ?
(2) Lapins.
(3) Draps.

Pour autant il m'est défendu,
Dont tous les jours m'en croît l'envie ;
Mais puisque lui seul est ma vie,
Malgré les fortunes senestres,
Les yeux ne seront point les maîtres
Sur tout le corps, car par raison
J'aime mieux perdre les fenêtres
Que perdre toute la maison.

## DIXAIN

### DU TROP SAOUL ET DE L'AFFAMÉ.

L'autre jour un pauvre étranger
Me contait d'un qui mourut ivre ;
Et me dit : « Je n'ai que manger,
Je me meurs et n'ai de quoi vivre.
Je serais heureux de le suivre. »
Et demandait lequel des deux
Me semblait le plus malheureux.
« L'un est mort, dis-je, et tu es sain.
— Las ! dit-il, j'ai, moi langoureux,
Faim sans fin, l'autre eut fin sans faim. »

## LA LITANIE DES BONS COMPAGNONS
(1540 ?)

De petit dîner et mal cuit,
De mal soupper et male nuit,
Et de boire du vin tourné,
*Libera nos Domine !*
De manger pain brun, noir et bis,
De vêtir déchirés habits,
D'être cite ni ajourné,
*Libera nos Domine !*
De tonnerre, pluie et déluge,
Et de sentence de fol juge,
Et d'être à tort emprisonné,
*Libera nos Domine.*
De vieille putain qui se farde,
De coup d'épée ou hallebarde,

D'être de musc empoisonné,
*Libera nos Domine...*
Donnez-nous perdrix et pigeons,
Grasses gelines et cochons,
Et nous remplis de vin nos pots,
*Te rogamus, audi nos.*
Donnez-nous bon pain, bonne chair,
Et la belle fille au coucher
Pour faire la bête à deux dos,
*Te rogamus, audi nos.*
Donnez-nous grand foyson de vin
Pour mieux boire soir et matin,
Et puis argent à tout propos,
*Te rogamus, audi nos.*

***

*Oremus.*

Dieu Bacchus, notre très grand maître,
Veuillez les suppôts reconnaître ;
Donnez-nous les propriétés
Que ne soyons point dégoûtés
Et que toujours, soir et matin,
Nous trouvions chair et pain et vin
Entre le nez et le menton,
*In secula seculorum.*

---

## ANONYME

(1575 ?)

### LES REGRETS ET COMPLAINTES DES GOSIERS ALTÉRÉS POUR LA DÉSOLATION DU PAUVRE HOMME QUI N'A CROIX

AUX TAVERNIERS.

Venez avec nous lamenter
Entre vous qui tenez taverne ;

Vous ne nous oirez (1) plus heurter
Car Faute-d'Argent nous gouverne ;
Serrez hardiment la lanterne (2) ;
Couchez-vous de jour, car je crois
Que clore vous faut la poterne,
Le pauvre monde n'a plus croix.

AUX MORCEAUX SALÉS

Vuidez hors, andouilles, saucisses,
Boudins, pâtés, jambons salés :
Force nous est devenir chiches,
Car nos deniers s'en sont vollés.
Par vous aux gosiers sont coulés,
Dont maintenant à haute voix
Crions comme gens sang-mêlés :
Le pauvre monde n'a plus croix.

AUX CUISINIERS.

Vous perdez beaucoup, cuisiniers ;
Que n'avons la bonne cuisine ;
Mais voilà : Faute de deniers
Nous faut faire piteuse mine ;
Plus n'avons cousin ni cousine
Qui aie cinq œufs après ses pois ;
Faute de gaigne tout a fine ;
Le pauvre monde n'a plus croix.

---

## ANONYME

(XVI^e SIÈCLE)

### LES CONTENANCES DE TABLE

Enfant qui veux être courtois
Et à toutes gens agréable

(1) Entendrez.
(2) Il y avait une lanterne allumée à la porte des cabarets.

Et principalement à table,
Garde ces règles en françois ;

Enfant, sois de couper soigneux
Tes ongles et ôter l'ordure,
Car, s'il y est ord de nature
Quand il se gratte il est rogneux.

Enfant d'honneur, lave tes mains
A ton lever et au dîner
Et puis au souper ; sans finer
Ce sont trois fois à tout le moins.

Enfant, dis *Benedicite*
Et fais le signe de la croix,
Ains que prendre, si tu me crois,
Ce qui t'est de nécessité.

Enfant, quand tu seras assis
Pour ton corps refectionner,
Soit à souper ou à dîner
Montre-toi prudent et rassis.

Enfant, si tu es bien savant
Ne mets pas la main le premier
Au plat ; mais laisses-y toucher
Le maître de l'hôtel avant.

Enfant, garde que le morceau
Que tu auras mis en ta bouche,
Par une fois jamais n'atouche,
Ne soit remis en ton vaisseau.

Enfant, garde-toi de mâcher
En ta bouche pain ou viande
Autre que ton cœur te demande
Et puis après le recracher.

Enfant, tu dois prendre le sel
Dessus ton tailloir, et saler
Ta viande pour mieux valoir
Ou dedans un autre vaissel.

Enfant, garde qu'en la salière
Tu ne mettes point les morceaux

Pour les saler, ou tu défaults,
Car c'est déshonnête manière.

Enfant, si tu bois de fort vin
Mets-y de l'eau attrempement
Et n'en bois que suffisamment
Ou il te troublera l'engin.

Enfant, si tu es un ivrogne,
Par trop boire, il est déshonnête,
Et si en as mal à la tête
Et puis après honte et vergogne.

Enfant, jamais la bouche pleine
Tu ne dois à autrui parler
Ni boire aussi pour avaler,
Car c'est une chose vilaine.

Enfant, ce t'est chose honteuse,
Si tu as serviette ou drap,
De boire dedans ton hanap
La bouche toute orde et baveuse.

Enfant, s'aucun serviteur ôte
Aucun plat qui soit devant toi ;
N'en fais pas semblant ; tiens-toi coi ;
Il suffit puisqu'il plaît à l'hôte.

Enfant, garde-toi de remplir
Ton ventre si abondamment,
Que tu ne puisses sagement
Les bonnes œuvres accomplir.

Enfant, si tu veux en ta panse
Trop excessivement bouter,
Tu seras contraint de roter
Et perdre toute contenance.

Enfant, si ton nez est morveux
Ne le torche pas à main nue
De quoi ta viande est tenue :
Le fait est vilain et honteux.

Enfant, en quelque compagnie
Que tu sois, garde de nifler

Ton nez haut, ni faire siffler ;
C'est déshonneur et moquerie.

Enfant, tiens ceci en entente
Et le retiens en ton courage :
Le résidu de ton potage
Jamais à autrui ne présente.

Enfant, garde bien de frotter
Ensemble tes mains et tes bras
Ni à la nappe ni aux draps :
A table on ne doit se gratter.

Enfant, après que tu as pris
Des biens de l'hôte et de l'hôtesse,
Remercie-les de leur largesse :
Tu n'en pourras être repris.

---

## RONSARD

(1524-1585)

### ODELETTE

PRISE D'ANACRÉON

La terre les eaux va boivant,
L'arbre la boit par sa racine,
La mer éparse boit le vent,
Et le soleil boit la marine ;

Le soleil est beu de la lune ;
Tout boit, soit en haut, soit en bas ;
Suivant ceste reigle commune
Pourquoy donc ne boirons-nous pas ?

## LA FLEUR DE VIGNE

Ni la fleur qui porte le nom
D'un mois et d'un dieu (1), ni la rose
Qui dessus la cuisse d'Adon
D'une plaie se vit éclose ;

Ni les beaux œillets empourprés
Du teint de Bellone, ni celle
Fleurette qui, parmi les prés,
Du nom d'Hyacinthe s'apelle ;

Ni celle qu'Ajax enfanta
De sang de vermeil empourprée,
Lorsque furieux, il planta
En son cœur la troyenne épée ;

Ni celle qui jaunit le teint (2)
De la fille trop envieuse,
En voyant le soleil atteint
D'une autre plus belle amoureuse ;

Ni celle qui, dessus le bord
D'une belle source azurée
Naquit sur l'herbe après la mort
De la face trop remirée (3) ;

Ni les fleurons que diffama
Vénus, alors que sa main blanche
Au milieu du lys referma
D'un grand âne la roide manche ;

Ni la belle fleur qui se fit
Des larmes d'Hélène la belle,
Ni celle que Junon blanchit
Du lait de sa tendre mamelle

Quand faisant têter le dieu Mars
Du bout de sa tine égouttée,

(1) La violette de mars.
(2) La fleur de souci.
(3) Le narcisse.

Le lait qui s'écoulait épars
Fit au Ciel la voie lactée,

Ne me plaisent tant que la fleur
De la douce vigne sacrée,
Qui de sa nectareuse odeur,
Le nez et le cœur recrée.

Quand la mort me voudra tuer,
A tout le moins, si je suis digne
Que les dieux me daignent muer,
Je le veux être en fleur de vigne,

Et m'esbahis qu'Anacréon,
Qui a tant chéri la vendange
Comme un poëte biberon
N'en a chanté quelque louange.

## ODE SUR LE RETOUR DE MACLOU

Fais rafraîchir le vin de sorte
Qu'il passe en froideur un glaçon,
Page, et que Marguerite apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons (1) tous trois au son ;
Et dis à Jeanne qu'elle vienne
Les cheveux fous à la façon
D'une folâtre Italienne.

Ne sens-tu pas que le jour passe ?
Et tu ne te vas point hâtant !
Qu'on verse du vin en ma tasse !
A qui le boirai-je d'autant ?
Pour ce jourd'hui je suis content
Qu'un autre plus fol ne se treuve
Revoyant mon Maclou, que tant
J'ai connu pour ami d'épreuve.

(1) Danserons.

## CHANT DE FOLIE A BACCHUS

Délaisse les peuples vaincus
Qui sont sous le lit de l'Aurore,
Et la ville qui, ô Bacchus,
Cérémonieuse t'adore.

De tes tigres tourne la bride
En France où tu es invoqué,
Et par l'air ton chariot guide
Dessus en pompe collocqué.

Que ceste feste ne se face
Sans t'y trouver, père joieux,
C'est de ton nom la dédicace
Et le jour où l'on rit le mieux.

Voi-le ci, je le sens venir,
Et mon cœur estonné ne peut
Sa grand' divinité tenir
Tant elle l'agite et l'émeut.

Quels sont ces rochers où je vois
Léger d'esprit ? Quel est ce fleuve,
Quels sont ces antres et ces bois,
Où seul, esgaré, je me treuve ?

J'entens le bruire des cymbales,
Et les champs sonner : E vohé !
J'oï la rage des Bacchanales
Et le son du cor enroué.

Icy le chancelant Silene,
Sus un asne tardif monté,
Les inconstants Satyres mene,
Qui le soutiennent d'un costé.

Qu'on boute du vin en la tasse,
Soumelier ! qu'on en verse tant
Qu'il se respande dans la place !
Qu'on mange, qu'on boive d'autant !

Amoureux, menez vos aimées
Ballez et dansez sans séjour ;
Que les torches soient allumées
Jusques à la pointe du jour.

Sus, sus, mignons ; aux confitures !
Le cotignac vous semble bon ;
Vous n'avez les dents assez dures
Pour faire peur à ce jambon.

Amis, à force de bien boire,
Repoussez de vous le souci ;
Que jamais plus n'en soit mémoire,
Là doncques, faites tous ainsi.

Hélas ! que c'est un doux tourment
Suivre ce dieu qui environne
Son chef de vigne et de sarment
En lieu de royale couronne.

## ODELETTE

Boivons, le jour n'est si long que le doy.
Je pers, amis, mes soucis quand je boy.
Donne-moy viste un jambon sous la treille,
Et la bouteille,
Grosse à merveille,
Glougloute auprès de moy.
Avec la tasse et la rose vermeille
Il faut chasser esmoy.

## POUR BOIRE DESSUS L'HERBE TENDRE

*Imité d'Anacréon.*

Pour boire dessus l'herbe tendre
Je veux sous un laurier m'étendre,
Et veux qu'Amour d'un petit brin
Ou de lin, ou de chenevière
Trousse au flanc sa robe légère
Et mi-nu me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme
De jour en jour se roule comme
Aux rives se roulent les flots,
Et après notre heure dernière
Rien de nous ne reste en la bière
Que je ne sais quels petits os.

Je ne veux selon la coutume
Que d'encens ma tombe on parfume
Ni qu'on y verse des odeurs ;
Mais, tandis que je suis en vie,
J'ai de me parfumer envie
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va quérir ma mie,
Avant que la Parque blémie
M'envoie aux éternelles nuits,
Et avec elle ôter la peine
Je veux, avec la tasse pleine,
De mes misérables ennuis.

## ODELETTE OU PLUTOT FOLIE

*Traduite d'Anacréon*

Lorsque Bacchus entre chez moy
Je sens le soing, je sens l'emoy
S'endormir, et fol il me semble
Que dans mes cofres j'ay plus d'or,
Plus d'argent et plus de thresor
Que Mide ni que Crœse (1) ensemble.

Je ne veux sinon que tourner
Par la dance et me couronner
Le chef d'un tortis de lierre ;
En espris je fuis les honneurs,
Et les estats des grands seigneurs
A coup de pied je foule à terre.

(1) Les rois Midas et Crésus.

Versez-moy donq du vin nouveau,
Pour m'aracher hors du cerveau,
Le soing par qui le cœur me tombe ;
Verse donq pour me l'aracher.
Il vaut mieux yvre se coucher
Dans le lit, que mort dans la tombe.

### SONNET

Je veux, me souvenant de ma gentille amie,
Boire ce soir d'autant, et pour ce, Corydon,
Fay remplir mes flacons et verse à l'abandon
Du vin pour resjouir toute la compagnie.

Soit que m'amie ait nom ou Cassandre ou Marie,
Je m'en vais boire autant que de lettres a son nom :
Et toi, si de ta belle et jeune Madelon,
Belleau, l'amour te poinct, je te pri' ne l'oublie.

Qu'on m'ombrage le chef de vigne et de lierre,
Les coudes et le col ; qu'on enfleure la terre
Des roses et des lys, et que dessus le jonc

On me caille du lait rougi de mainte fraise.
Et n'est-ce pas bien fait ? Or sus ! commençons donc,
Et chassons loin de nous tout soing et tout malaise.

---

## JOACHIM du BELLAY

(1525-1560)

### D'UN VIGNERON A BACCHUS

Cette vigne tant utile,
Vigne de raisins fertile,
Toujours coutumière d'être
Fidèle aux vœux de son maître,

LES MOINES EN TRAIN.

*Courage, bonnes gens: quelevin et la table. Avoire barbe venerable,*
*Rendent avec l'amour voire état supportable Pere, n'allez pas vous facher:*
*Et si Philis vse voucher Vous avez pres de vous dequoy vous re-*
*vancher.*

*Vignette du XVII^e siècle,*

Ores, qu'elle est bien fleurie,
Te la consacre et dédie,
Thénot, vigneron d'icelle.
Fais donc, Bacchus, que par elle
Ne soit trompé de l'attente
Qu'il a d'une telle plante :
Et que mon Anjou foisonne
Partout en vigne aussi bonne.

---

## G.-COLIN-BUCHER (1)

(XVIe SIÈCLE).

### D'UN IVROGNE

Cidessous gît, or écoutez merveilles,
Le grand meurtrier et tirant de bouteilles,
L'anti-Bacchus, le cruel vinicide
Qui ne souffrit verre oncques plein ni vide ;
Je tais son nom, car il put trop au vin.
Mais il avait en ce l'esprit divin
Qu'en le voyant il altérait les hommes,
Et haïssait lait, cerises et pommes,
Figues, raisins, et tout autre fruitage,
Sinon les noix, chataignes et fromages,
Il y dolait tant et fort le gobelet
Qu'il ne mangeait viande que au salé,
Et ne priait Dieu, les saints ni les anges,
Fors pour avoir glorieuses vendanges.
Par ce moyen, humains vous pouvez croire
Qu'il n'était né pour vivre, mais pour boire.
Ainsi ne vient à regretter sa vie
Puisqu'elle était au seul vin asservie,
Mais vous ferez à Bacchus oraisons
Qu'il le colloque en ces saintes maisons,
Tout au plus bas de la cave au cellier,
Car oncq ne fut de meilleur bouteillier.

---

(1) Poète angevin du XVIe siècle dont la vie nous est à peu près inconnue. Il fut secrétaire du grand-maître de Malte. Il écrivit des poésies consacrées surtout à la vie de sa province. M. Joseph Denais a donné en 1890 une édition de ses œuvres sous le titre : *Un émule de Clément Marot. Les pensées de Germain Colin Bucher.* (A Paris, chez Techener.)

# MATHURIN RÉGNIER
(1573-1613)

## UN REPAS RIDICULE
(Fragment)

...Ainsi, parmi ces gens, un gros valet d'étable,
lorieux de porter les plats dessus la table,
'un nez de majordome, et qui morgue la faim,
ntra, serviette au bras, et fricassée en main,
t sans respect du lieu, du docteur, ni des sauces,
leurtant table et tréteaux, versa tout sur mes chausses.
n le tance, il s'excuse ; et moi, tout résolu,
uis qu'à mon dam le ciel l'avait ainsi voulu,
e tourne en raillerie un si fâcheux mystère,
e sorte que monsieur m'obligea de s'en taire.
ur ce point on se lave, et chacun en son rang
e met dans une chaise, ou s'assied sur un banc,
uivant ou son mérite, ou sa charge, ou sa race.
es niais, sans prier, je me mets en la place,
ù j'étais résolu, faisant autant que trois,
e boire et de manger, comme aux veilles des Rois.
lais à si beau dessein défaillant la matière,
e fus enfin contraint de ronger ma litière,
omme un âne affamé qui n'a chardon ni foin,
'ayant pour lors de quoi me soûler au besoin.
r, entre tous ceux-là qui se mirent à table,
ne s'en trouva point qui ne fût remarquable,
t qui, sans éplucher, n'avalât l'éperlan :
'un, en titre d'office, exerçait un berlan ;
'autre était des suivants de madame Lippée,
t l'autre chevalier de la petite épée...
En forme d'échiquier les plats rangés sur table,
'avaient ni le maintien, ni la grâce accostable,
t bien que nos dîneurs mangeassent en sergents,
a viande pourtant ne priait point les gens.
on docteur de Ménestre, en sa mine altérée,
vait deux fois autant de mains que Briarée,

Et n'était, quel qu'il fût, morceau dedans le plat,
Qui, des yeux et des mains, n'eût un échec et mat.
Devant moi justement on plante un grand potage
D'où les mouches à jeun se sauvaient à la nage ;
Le brouet était maigre, et n'est Nostradamus,
Qui, l'astrolabe en main, ne demeurât camus,
Si, par galanterie, ou par sottise expresse,
Il y pensait trouver une étoile de graisse.
Mais retournons à table, où l'esclanche en cervelle,
Des dents et du chalan séparait la querelle,
Et sur la nappe allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'une navette au travers d'un métier,
Glissait de main en main, où, sans perdre avantage,
Ebréchant le couteau, témoignait son courage ;
Et durant que brebis elle fut parmi nous,
Elle sut bravement se défendre des loups,
Et de se conserver elle mit si bon ordre,
Que morte de vieillesse elle ne savait mordre.
A quoi, glouton oiseau, du ventre renaissant
Du fils du bon Japet te vas-tu repaissant ?
Assez et trop longtemps son poumon tu gourmandes,
La faim se renouvelle au change des viandes :
Laissant là ce larron, viens ici désormais,
Où la tripaille est frite en cent sortes de mets.
Or, durant ce festin, damoiselle Famine,
Avec son nez étique et sa mourante mine,
Ainsi que la cherté par édit l'ordonna,
Faisait un beau discours dessus la Lézina,
Et nous torchant le bec, alléguait Simonide
Qui dit, pour être sain, qu'il faut mâcher à vide.
Au reste, à manger peu, monsieur buvait d'autant
Du vin qu'à la taverne on ne payait comptant,
Et se fâchait qu'un Jean, blessé de la logique,
Lui barbouillait l'esprit d'un ergo sophistique.
Emiant, quant à moi, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on disait doucet je m'accordois ;
Leur voyant de piot la cervelle échauffée,
De peur, comme l'on dit, de courroucer la fée.

---

## JEAN AUVRAY

(1590-1633)

### LA CHUTE

Un soir Maubert fit un faux pas,
Portant un flacon sous le bras
Plein de douce liqueur vermeille,
Lors voyant son vin renversé ;
Son nez et son flacon cassé,
Dit en colère non pareille :
« O Bacchus, père de la treille !
Dieu des visages boutonnés,
Quand je me suis cassé le nez
Que n'as-tu sauvé la bouteille ! »

---

## SAINT-AMAND

(1594-1661)

### LA DÉBAUCHE

Nous perdrons le temps à rimer,
Amis, il ne faut plus chômer ;
Voici Bacchus qui nous convie
A mener bien une autre vie ;
Laissons-là ce fat d'Apollon,
Chions dedans son violon ;
Nargue du Parnasse et des Muses,
Elles sont vieilles et camuses ;
Nargue de leur sacré ruisseau,
De leur archet, de leur pinceau,
Et de leur verve poétique,
Qui n'est qu'une ardeur frénétique ;
Pégase enfin n'est qu'un cheval,

Et pour moi je crois, cher Laval (1)
Que qui le suit et lui fait fête
Ne suit et n'est rien qu'une bête.

Morbleu ! comme il pleut là dehors !
Faisons pleuvoir dans notre corps
Du vin, tu l'entends sans le dire,
Et c'est là le vrai mot pour rire ;
Chantons, rions, menons du bruit,
Buvons ici toute la nuit,
Tant que demain la belle Aurore
Nous trouve tous à table encore.
Loin de nous sommeil et repos ;
Boissat, lorsque nos pauvres os
Seront enfermés dans la tombe,
Par la mort, sous qui tout succombe,
Et qui nous poursuit au galop,
Las ! nous ne dormirons que trop.
Prenons de ce doux jus de vigne ;
Je vois Faret qui se rend digne
De porter ce dieu dans son sein,
Et j'approuve fort son dessein.

Bacchus ! qui vois notre débauche,
Par ton saint portrait que j'ébauche
En m'enluminant le museau
De ce trait que je bois sans eau ;
Par ta couronne de lierre,
Par la splendeur de ce grand verre,
Par ton thyrse tant redouté,
Par ton éternelle santé,
Par tes innombrables conquêtes,
Par les coups non donnés, mais bus,
Par tes glorieux attributs,
Par les hurlements des Ménades,
Par le haut gout des carbonnades (2),
Par tes couleurs : blanc et clairet,
Par le plus fameux cabaret,

(1) Le marquis de Laval.
(2) Grillades.

Par le doux chant de tes orgies
Par l'éclat des trognes rougies,
Par table ouverte à tout venant,
Par le bon carême prenant,
Par les fins mots de ta cabale,
Par le tambour et la cymbale,
Par tes cloches qui sont des pots,
Par tes soupirs qui sont des rots,
Par tes hauts et sacrés mystères,
Par tes furieuses panthères,
Par ce lieu si frais et si doux,
Par ton bouc paillard comme nous,
Par ta grosse garce Ariane,
Par le vieillard monté sur l'âne,
Par les satyres tes cousins,
Par la fleur des plus beaux raisins,
Par ces bisques si renommées,
Par ces langues de bœuf fumées,
Par ce tabac, ton seul encens,
Par tous les plaisirs innocents,
Par ce jambon couvert d'épices,
Par ce long pendant de saucisses,
Par la majesté de ce broc,
Par masse (1), tope (2), cric et croc (3)...
Reçois-nous dans l'heureuse troupe.
Des francs chevaliers de la coupe,
Et, pour te montrer tout divin,
Ne la laisse jamais sans vin.

## LA NAISSANCE DE PANTAGRUEL

Le jour que je naquis on vit pleuvoir du sel ;
Le soleil en faisant son tour universel,
De la soif qu'il souffrit but quasi toute l'onde,
Et pensa d'un seul trait avaler tout le monde.

---

(1) Terme dont on se servait en choquant le verre.
(2) *Idem.*
(3) Adverbe qui imite le bruit des verres choqués.

De là sont provenus tant d'abîmes sans eaux,
De là sont dérivés tant de rouges museaux,
Qui d'un gosier ardent, que rien ne désaltère,
S'occupent sans relâche au bachique mystère.
L'air beaucoup plus en feu qu'au temps de Phaéton,
En cracha sur sa barbe aussi blanc que coton,
Et la nuit de devant on vit avec merveille
Briller une comète en forme de bouteille,
Pour présage certain, non de mortalité,
Comme les autres sont, mais de pleine santé :
J'entends de ces santés que l'on fait à la table,
Et par qui l'homme est dit animal raisonnable.
Ce beau mignon Troyen, ce sommelier des dieux,
Avec la jeune Hébé, versant à qui mieux mieux,
Se lassèrent les bras à leur remplir la coupe,
Et Jupiter en fut ivre comme une soupe.
Le grand mâtin céleste en devint enragé,
Le sucre de Madère en poivre fut changé,
Les gigots de mouton en jambons de Mayence ;
La terre eut le hoquet : elle en cria vengeance,
Et la nature même, en ardeur s'exhaltant,
Se vit prête à mourir de la mort de Roland ;
Si bien qu'à mon exemple, ainsi que dit l'histoire,
Partout à gueule ouverte on demandait à boire,

A BOIRE ! A BOIRE !

## LA CREVAILLE

Qu'on m'apporte une bouteille,
Qui d'une liqueur vermeille
Sois teinte jusqu'à l'ourlet,
Afin que sous cette treille
Ma soif la prenne au colet.

Il faut faire tabagie,
Et célébrer une orgie
A ce Bromien (1) divin,

(1) Surnom de Bacchus.

Lui présentant pour bougie
Un hanap enflé de vin.

Laquais, fringue (1) bien ce verre ;
Fais que l'éclair du tonnerre
Sois moins flamboyant que lui :
Ce sera le cimeterre
Dont j'égorgerai l'ennui.

Voyez le sang qui dégoutte !
Il est, il est en déroute,
Ce lâche et sobre démon,
Et je veux bien qu'on me berne,
S'il n'en a dans le poumon.

Sus donc, qu'on chante victoire,
Et que ce grand mot d'*à boire*
Mette tant de pots à sec,
Qu'une éternelle mémoire
S'en puisse exercer le bec.

Hurlons comme les Ménades.
Ces airs qu'en leurs sérénades
Les amoureux font ouïr,
Au milieu des carbonnades,
Ne sauraient nous réjouir.

Bacchus aime le désordre,
Il se plaît à voir l'un mordre,
L'autre braire et grimacer,
Et l'autre en fureur se tordre,
Sous la rage de danser.

Il veut qu'ici de Panthée
La mort soit représentée
A la gloire du bouchon,
Et qu'au lieu de cet athée,
On démembre ce cochon...

O que la débauche est douce !
Il faut qu'en faisant carrousse

---

(1) Laver en agitant dans l'eau.

Ma flûte en sonne le prix ;
Et que sur Pégase en housse,
Je la montre aux beaux esprits.

Celui qui forgea ces rimes
Dont Bacchus fait tous les crimes,
C'est le bon et digne Gros,
Qui voudrait que les abîmes
Se trouvassent dans les brocs.

## LES CABARETS

*A mon cher ami Faret* (1).

Faret, mon compagnon d'office,
Quand il faut faire un sacrifice,
Dedans quelque joyeux hôtel
Où la table fournit d'autel ;
Hélas ! quel démon plein d'envie,
Traversant notre heureuse vie,
Quel démon, dis-je, ami de l'eau,
Te conduit à Fontainebleau ?...

Quel sujet donc que pourrait-ce être ?
N'est-ce point un désir champêtre
De visiter à ce printemps
Les bois, les rochers, les étangs,
Y voir nager l'ombre d'un arbre,
Contempler un palais de marbre,
Ou durant un temps chaud et clair
Regarder les ondes de l'air,
Qui semble trembler sur la terre
De la peur qu'il a du tonnerre ?...
Ou parfois ouïr Philomèle
Saluant la moisson nouvelle,
Par un doux chant se consoler
Du temps qu'elle fut sans parler,

(1) Nicolas Faret, auteur de l'*Honnête Homme*, ami de Saint-Amant et l'un des premiers membres de l'Académie Française.

Quand l'infâme et cruel Térée
Après l'avoir déshonnorée,
La réduisit, pour toute voix,
Au triste ouvrage de ses doigts ?
Toutes ces belles fantaisies
De qui nos âmes sont saisies,
Sont-elles, dis-je, le sujet
Qui te porte à si beau projet ?
Par ce, cher ami, je t'en prie,
Si tu ne veux que je m'écrie :
On fait à savoir que Faret
Ne rime plus à cabaret ;
Ce seul départ l'en rend indigne
Il est dégradé de la vigne,
Et Bacchus, notre puissant roi,
Suivant les règles de sa loi,
Le casse et lui défend de boire
Que dans la Seine ou dans la Loire,
Puisqu'il délaisse, ami de l'eau,
Paris pour un Fontainebleau :
Paris, où ce grand dieu préside,
Paris où la Coiffier (1) réside,
Puis où fleurit un Cormier (2)
Qui des arbres est le premier ;
Paris, qui prend pour son Hélène
Une petite Madeleine ;
Paris qui présente à nos yeux
La Pomme de pin (3), qui vaut mieux
Que celle d'or, dont fut troublée
Toute la divine assemblée ;
Paris, qui, croissant tous les jours,
Contient dans l'un de ses faubourgs
Mainte autre ville tout entière ;
Paris, où dans un cimetière,

---

(1) Tenancière d'un cabaret, rue du Pas-de-la-Mule.

(2) Guinguette de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois.

(3) Ancien cabaret situé rue du Pont-Notre-Dame, où avait fréquenté déjà le poète Villon.

Fait pour enterrer les ennuis,
Nous avons tant passé de nuits ;
Paris, enfin, le petit monde
Où tout contentement abonde,
Et dans qui les plus grands désirs
Se peuvent soûler de plaisirs.
Ha ! je t'entends, les mots te pressent,
Et déjà tes yeux me confessent
Que tu ne saurais le quitter
Sans de toi-même t'absenter...
Laisse les soins pour d'autres têtes,
Laisse les forêts pour les bêtes,
Laisse les eaux pour les poissons,
Et les fleurs pour les limaçons ;
Aussi bien, à voir ton visage,
Cela n'est pas à ton usage ;
La campagne n'a point d'appas
Qui puissent attirer tes pas ;
Et de l'air dont tu te gouvernes,
Ces moindres écots des tavernes
Te plaisent plus cent mille fois
Que ne font les échos des bois,

ET A MOI AUSSI

## IMPRECATION

Si jamais j'entre dans Evreux
Puissé-je devenir fiévreux !
Puissé-je devenir grenouille !
Puissé-je devenir quenouille !
Que le vin me soit interdit,
Que nul ne me fasse crédit,
Que la teigne avec la pelade
Se jettent dessus ma salade,
Que je serve de Jacquemart,
Qu'on me coupe le braquemart ;
Bref, que cent clous gros d'apostume,
Noirs et gluants comme bitume,

M'environnent le fondement,
Si j'y songe tant seulement.

Qu'à jamais la guerre civile
Trouble cette maudite ville ;
Que Phébus qui fait tant le beau,
N'y porte jamais le flambeau ;
Qu'il y pleuve des hallebardes,
Que tout ce que jadis nos bardes
Ont prophétisé de malheurs,
D'ennuis, d'outrages, de douleurs,
De poison, de meurtre, d'inceste,
De feu, de famine et de peste,
S'y puisse bientôt accomplir,
Et tout son domaine en remplir.

Voilà ce qu'une ire équitable
Fit prononcer, étant à table,
De haine ardemment excité
Contre cete infâme cité,
Au plus bénin de tous les hommes
Qui boivent au temps où nous sommes.

O bon ivrogne ! ô cher Faret !
Qu'avec raison tu la méprises !
On y voit plus de trente églises,
Et pas un pauvre cabaret.

## LE MELON

Quelle odeur sens-je en cette chambre ?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau réjouir
Et tout le cœur épanouir ?
Ha ! bon Dieu ! j'en tombe en extase :
Ces belles fleurs qui dans ce vase
Parent le haut de ce buffet
Feraient-elles bien cet effet ?
A-t-on brûlé de la pastille ?
N'est-ce point ce vin qui pétille

Dans le cristal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,
Et d'où sort, quand on le veut boire,
Un air de framboise à la gloire
Du bon terroir qui l'a porté
Pour notre excellente santé ?
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.
Qu'est-ce donc ? Je l'ai découvert
Dans ce panier rempli de vert :
C'est un MELON où la nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisants chiffres d'amour,
Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde
Elle chérit ce doux manger
Et que, d'un souci ménager,
Travaillant aux biens de la terre
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aimables vertus
Dont les autres sont revêtus.

Baillez-le moi, je vous en prie,
Que j'en commette idolâtrie :
Oh ! quelle odeur ! qu'il est pesant !
Et qu'il me charme en le baisant !
Page, un couteau, que je l'entame ;
Mais qu'auparavant on réclame,
Par des soins au devoir instruits,
Pomone qui préside aux fruits,
Afin qu'au goût il se rencontre
Aussi bon qu'il a belle montre
Et qu'on ne trouve point en lui
Le défaut des gens d'aujourd'hui.

Notre prière est exaucée ;
Elle a reconnu ma pensée :
C'en est fait, le voilà coupé,
Et mon espoir n'est point trompé.
O dieux ! Que l'éclat qu'il me lance

M'en confirme bien l'excellence !
Qui vit jamais un si beau teint !
D'un jaune sanguin il se peint ;
Il est massif jusques au centre,
Il a peu de grains dans le ventre,
Et ce peu là, je pense encor
Que ce soient autant de grains d'or ;
Il est sec ; son écorce est mince ;
Bref, c'est un vrai manger de prince ;
Mais, bien que je ne le sois pas,
J'en ferai pourtant un repas.

Ha ! Soutenez-moi, je me pâme,
Ce morceau me chatouille l'âme ;
Il rend une douce liqueur
Qui va me confire le cœur ;
Mon appétit se rassasie
De pure et nouvelle ambroisie,
Et mes sens par le goût séduits,
Au nombre d'un sont tous réduits.

Non, le coco, fruit délectable,
Qui lui tout seul fournit la table
De tous les mets que le désir
Puisse imaginer et choisir,
Ni les baisers d'une maîtresse,
Quand elle-même nous caresse,
Ni ce qu'on tire des roseaux
Que Crête nourrit dans ses eaux,
Ni le cher abricot que j'aime,
Ni la fraise avecque la crème,
Ni la manne qui vient du ciel,
Ni le pur aliment du miel,
Ni la poire de Tours sacrée,
Ni la verte figue sucrée,
Ni la prune au jus délicat,
Ni même le raisin muscat
(Parole pour moi bien étrange),
Ne sont qu'amertume et que fange
Au prix de ce MELON divin,
Honneur du climat angevin.

Que dis-je d'Anjou ? je m'abuse :
C'est un fruit du crû de ma muse,
Un fruit en Parnasse élevé,
De l'eau d'Hyppocrène abreuvé,
Mont qui, pour les dieux seuls, rapporte
D'excellents fruits de cette sorte,
Pour être proche du soleil,
D'où leur vient ce goût non pareil :
Car il ne serait pas croyable
Qu'un lieu commun, quoique agréable ,
Eût pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon ni de si doux.

O vive source de lumière !
Toi dont la route coutumière
Illumine tout l'univers ;
Phœbus, dieu des fruit et des vers,
Qui tout vois et qui tout embrasses,
Ici je te rends humbles grâces
D'un cœur d'ingratitude exempt,
De nous avoir fait ce présent ;
Et veux, pour quelque récompense,
Dire en ce lieu ce que je pense
Et de ce MELON et de toi,
Suivant les signes que j'en voi...

. . . . . .

O manger précieux ! délice de la bouche !
O doux reptile herbu, rampant sur une couche !
Oh ! beaucoup mieux que l'or, chef-d'œuvre d'Apollon !
O fleur de tous les fruits ! O ravissant MELON !
Les hommes de la cour seront gens de parole,
Les bordels de Rouen seront francs de vérole,
Sans vermine et sans gale on verra les pédants,
Les preneurs de pétun auront de belles dents,
Les femmes des badauds ne seront plus coquettes,
Les corps pleins de santé se plairont aux cliquettes,
Les amoureux transis ne seront plus jaloux,
Les paisibles bourgeois hanteront les filous,

Vignette du XVII^e siècle.

Les meilleurs cabarets deviendront solitaires,
Les chantres du Pont-Neuf diront de hauts mystères,
Les pauvres Quinze-Vingts vaudront trois cents argus,
Les esprits doux du temps paraîtront fort aigus,
Maillet fera des vers aussi bien que Malherbe,
Je haïrai Faret, qui se rendra superbe,
Pour amasser des biens avare je serai,
Pour devenir plus grand mon cœur j'abaisserai,
Bref, ô MELON sucrin, pour t'accabler de gloire,
Des faveurs de Margot je perdrai la mémoire,
Avant que je t'oublie et que ton goût charmant,
Soit biffé des cahiers du bon gros SAINT-AMANT.

## LES GOINFRES

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Gots,
Nous éclairent sans cesse en rouant la prunelle ;

Hausser notre chevet avec une escabelle,
Etre deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimaçant ainsi que des magots
Qui, baîllant au soleil, se gratent sous l'aisselle ;

Mettre au lieu d'un bonnet la coiffe d'un chapeau,
Prendre pour se couvrir la frise (1) d'un manteau
Dont le dessus servit à nous doubler la panse ;

Puis souffrir cent brocards d'un vieil hôte irrité,
Qui veut fournir à peine à la moindre dépense,
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

## LE FROMAGE

O Dieu ! quel manger précieux !
Quel goût rare et délicieux !
Qu'au prix de lui ma fantaisie

(1) La doublure.

Incage la sainte ambroisie !
O doux cotignac de Bacchus !
Fromage, que tu vaux d'écus !
Je veux que ta seule mémoire
Me provoque à jamais à boire.
A genoux, enfants débauchés !
Chers confidents de mes péchés,
Sus ! qu'à plein gosier on s'écrie :
Béni soit le terroir de Brie !
Que ses fertiles pâturages
Soient à jamais exempts d'orages !
Que Flore, avec ses beaux atours
Sur une immortelle verdure,
Malgré la barbare froidure,
Au visage morne et glacé,
Y tienne à jamais enlacé
Entre ses bras plus blancs qu'albâtre
Le gai Printemps qui l'idolâtre !...
Pont l'Evêque, arrière de nous !
Auvergne et Milan, cachez-vous !
C'est lui seulement qui mérite
Qu'en or sa gloire soit écrite ;
Il est aussi jaune que lui ;
Toutefois, ce n'est pas d'ennui,
Car, aussitôt qu'un doigt le presse,
Il rit et se crève de graisse...
Mais cependant que je discours
Ces goinfres-ci briffent toujours,
Et voudraient qu'il me prît envie
De babiller toute ma vie.
Holà ! gourmands ! attendez-moi !
Pensez-vous qu'un manger de roi
Se doive traiter de la sorte ?
Que votre appétit vous emporte !
Chaque morceau vaut un ducat,
Voire six verres de muscat,
Et vos dents n'auront point de honte
D'en avoir fait si peu de compte !
O doux cotignac de Bacchus,

Fromage, que tu vaux d'écus !
Je veux que ta seule mémoire
Me provoque à jamais à boire !

VERSE, LAQUAIS.

## LA CHAMBRE DU DÉBAUCHÉ

FRAGMENT

Plus enfumé qu'un vieux jambon,
Ni que le bœuf salé de Pitre,
Je la trace avec un charbon
Cette ode habillée en épître.
Marigny mon parfait ami,
Que mon œil ne voit qu'à demi,
Non plus que ce qu'il veut décrire ;
Parbleu ! tu dois bien admirer,
Que je tâche à te faire rire,
Quand je ne fais rien que pleurer !

Gouspin après t'avoir quitté,
M'a traîné dans sa belle chambre,
Où même au plus fort de l'été
On trouve le mois de décembre.
Pour moi, je ne puis concevoir,
Par quel moyen, ni quel pouvoir,
Mon corps a passé par la porte,
Car je te le jure entre nous
Qu'un rat, ou le diable m'emporte,
Ni saurait entrer qu'à genoux.

Son petit ladre de valet,
Reste de la guerre civile,
Revient chargé comme un mulet
De cotrets qu'il escroque en ville.
Mais à grand'peine ce magot
A-t-il allumé le fagot
Que nous étranglons de fumée ;
Nous toussons d'un bruit importun,
Ainsi qu'une chatte enrhumée,
Et nos yeux prennent du pétun.

Encore, ô mon cœur ! mon rognon !
Faut-il comme un savant notaire,
Des beaux meubles du compagnon
Te faire voir quelque inventaire,
Premièrement, un vieux panier,
Tiré des fatras d'un grenier,
Est son tabouret et sa chaise ;
Que si, soulageant l'escarpin,
L'un y préside en sire Blaise,
L'autre est tout droit comme un sapin...

Notre ami propre en écolier,
Quoiqu'il n'entra jamais en classe,
Fait d'un flacon un chandelier
Et d'un pot de chambre une tasse ;
Sa longue rapière au vieux clou,
Terreur de maint et maint filou,
Lui sert le plus souvent de broche,
Et parfois dessus le tréteau
Elle joue aussi sans reproche
Le personnage du couteau.

Sa cheminée a sur les bords
Quantité d'assez belles nippes
Qui feraient bien toutes en corps
Fagot de bouts de vieilles pipes ;
L'odeur du tabac allumé
Y passe en l'air tout enfumé
Pour cassolette et pour pastille,
Si bien que dans les sales trous
Des noirs cachots de la Bastille
Le nez ne sent rien de plus doux...

Quant à du linge, en cet endroit,
La toile n'est point épargnée :
Il en a plus qu'il ne voudroit,
Mais cela s'entend d'araignée.
Et quant à l'attirail de nuit,
Sa nonchalence le réduit
Au vrai déshabiller d'un page,
Où le luxe, mis hors d'arçon,

Ne montre pour tout équipage
Qu'un peigne dedans un chausson.

Encore ce peigne est-il fait
D'une arête de sole frite
Qu'il trouva dessous un buffet,
Montrant les dents à la marmite.
Cendre lui vaut poudre d'iris,
Dont pour ragouter sa Cloris,
Le goinfre s'épice la hure ;
Sa Cloris, s'entend sa Margot,
Où quand Priape l'en conjure,
Il s'en va dauber du gigot.

Il se sert aussi quelquefois
De décrottoir au lieu de brosse ;
Ses ongles plus longs que ses doigts,
Lui sont des cure-dents d'Ecosse.
Pour chevet il n'a qu'un pavé,
D'une botte il fait un privé,
D'un boucin d'ail une pistache,
D'une seringue un pistolet,
D'un compas un fer à moustache,
Et d'une rotonde un collet.

Puis quand pour prendre son repos,
Las, et non soûl de la débauche,
Il donne le bon soir aux pots
En faisant demi-tour à gauche,
De sa nappe il fait son linceul,
Un ais qui se plaint d'être seul
Lui fournit de couche et de table,
La muraille y sert de rideau,
Bref, cette chambre est une étable
Où la peste a tenu bordeau.

Toutefois, nous ne laissons pas,
Trinquant et brifant comme drôles,
D'y faire un aussi bon repas
Qu'on puisse faire entre deux pôles ;
Nous y buvons à ta santé
Du meilleur qu'ait jamais vanté

François Paumier, ce grand ivrogne,
Sans nul souci de l'avenir,
Si ce n'est de revoir ta trogne
Et de vivre en ton souvenir.

---

## PHILIPOT dit le SAVOYARD

(1595-1670 ?)

### AIR BACHIQUE

Ne vous étonnez pas
Si je chéris la treille
Et si, dans mon repas,
J'aime bien la bouteille :
Ma nourrice m'a dit
Que l'on prit un tonneau,
Etant petit
Etant petit enfant, pour me faire un berceau.

Ma nourrice au matin
Allant voir sa vendange,
Dans la cave du vin
Laissa tomber mon lange,
Et mon hochet aussi
Qu'elle me fit sucer,
Et du depuis
Et du depuis, du lait je n'ai voulu goûter...

---

# GUILLAUME COLLETET

(1598-1659)

## SONNET

De quinze à seize au moins que nous sommes ici,
Papistes, huguenots, de différent mérite,
L'un fait le libertin, l'autre fait l'hypocrite ;
L'un plaide pour Sedan et l'autre pour Nancy.

L'un raille un nez pointu, l'autre un nez raccourci ;
L'un censure un poulet, l'autre une carpe frite ;
L'un entre, l'autre sort, l'un rit, l'autre s'irrite ;
L'un reforme l'Etat, l'autre vit sans souci.

L'un s'entretient d'amour et l'autre de chicane ;
L'un parle de sa bure et l'autre de sa panne ;
Moi, je mange en repos et bois sans dire mot.

Ami, qui les connais d'esprit et de visage,
Vis-tu jamais ailleurs un repas si falot,
Et parmi tant de fous un poëte si sage ?

## LA POMME DE PIN

### SUR LE PONT NOSTRE-DAME

N'importe, on ne se peut quitter,
Quand d'ensemble on vient de trotter,
Et si tu m'en crois, camarade,
Nous irons faire une algarade
A quelque bouteille de vin,
Droit dedans la Pomme de Pin :
Après cette juste débauche,
Sans balancer, à droite, à gauche,
Et sans tomber le nez devant,
Nous ferons comme auparavant ;
J'entends qu'en cette nuit si belle
Nous irons battre la semelle,

Et voir ce qui se fait, sans bruit,
Dedans Paris, toute la nuit.
Tu verras des choses étranges ;
Puis, on ne craint guère les fanges,
Car, en ce temps du mois d'août
Il fait sec et fort beau partout.
Doublons le pas, je t'en supplie :
Je sens ma gorge si remplie
De la poussière et du grand air,
Que je ne sçaurois plus parler.
Nous y voilà sans nulle peine ;
Je commence à reprendre haleine ;
« Du vin, Jacques, mais sans gauchir,
Et de l'eau, pour le rafraîchir !
A bon trou, si tu veux m'en croire,
Ou bien tu n'auras rien pour boire !
Qu'as-tu que nous puissions manger ?
Il n'est point besoin de songer ;
J'ai veu là-bas dessus la table
Un chapon assez raisonnable :
S'il est bon, c'est ce que je veux,
Car nous ne sommes que nous deux.
Es-tu revenu ? Marche, vole,
Et me connois à ma parole. »
Amy, ce petit cabinet,
Pour estre à l'aise, est notre fait.
J'aime ces lieux, où l'on peut estre
Sans se faire si fort connoistre,
Où libre, on peut, sans estre veu,
Parler de tout quand on a beu.
« Bon, voicy ce chapon ! Approche ;
Va lui donner vingt tours de broche.
Il est bien tendre assurément ;
Est-il lardé tout fraîchement ?
Que je sente un peu son derrière.
Garçon, accorde à ma prière
D'y mettre du poivre et du sel,
Et tu mériteras le ciel. »
Cependant, ami, j'estime,
Je ne crois pas commettre un crime,

Si plus sec qu'un pendu d'été,
Je bois d'abord à ta santé.
Tu sais bien que je te respecte,
Mais c'est qu'il faut que je m'humecte.
Le vin est parfaitement bon :
Il faut la tranche de jambon,
Afin que nous fassions ripaille
Pendant qu'on cuit nostre volaille.

## SARABANDE

*Dialogue d'un amant et d'un ivrogne. (L'un parle à sa maîtresse, et l'autre à la bouteille.)*

L'AMANT

Rien ne contente si fort ma vie
Que le bonheur de voir Silvie.

L'IVROGNE

Rien ne chatouille mon oreille
Comme le son de ma bouteille.

L'AMANT

Chère Silvie, quand je t'accole
L'aise m'étouffe la parole.

L'IVROGNE

Quand je t'embrasse on m'entend dire
Toujours mille bons mots pour rire.

L'AMANT

Plus je t'adore, ma chère dame,
Plus j'ai de feu dedans mon âme.

L'IVROGNE

Plus je caresse ton doux breuvage,
Plus j'ai de feu sur le visage.

L'AMANT

Chère Silvie, quoi que l'on dise
Aimer toujours, c'est ma devise.

L'IVROGNE

Chère bouteille, mon doux guide
Ma devise est : Plus plein que vide.

L'AMANT

Afin, ma belle, que je te berce
Laisse-toi choir à la renverse.

L'IVROGNE

Tiens-toi, bouteille, toujours dressée,
Sinon, ma joie est renversée.

L'AMANT

Ainsi, sans cesse, ma chère dame,
Ton beau portrait vive en mon âme.

L'IVROGNE

Ainsi, sans cesse, qu'autre n'y touche,
Ta liqueur soit dedans ma bouche.

---

## DASSOUCY

(1604?-1674)

### L'EPAULE DE MOUTON ET LE GIGOT (1).

Comment ai-je pu consentir
A me séparer de ma vie?
O ciel! devais-je ici venir
Sans l'honneur de ta compagnie ?
Chère épaule, épaule ma mie,
Epaule, je m'en vais mourir,
Si, promptement, pour me guérir,
Dans la première hôtellerie
Tu ne viens pas me secourir.

(1) Tiré de ses *Aventures burlesques*

Et toi, cher et friand morceau,
Ornement de la boucherie,
Qui, du premier coup de couteau
Au fond du plat te liquéfie
Et te résout dans un chaudeau (1),
Qui nourrit et qui fortifie
Le cœur, le foie et le cerveau,
Eclanche de moi tant chérie,
Près de qui jamais étourneau
Au sage humain ne fit envie,
Auprès d'une perdrix rôtie,
Gigot, que tu me sembles beau,
Gigot dont mon âme est ravie,
Je te suivrai toute ma vie
Et t'aimerai jusqu'au tombeau !

---

## PIERRE PERRIN (2)

(mort en 1680)

### CHANSON A BOIRE

Sus, sus, pinte et fagot,
Sans souci de l'écot
Buvons à tasses pleines.
Achevons, achevons de remplir nos bedaines ;
Dussions-nous en crever, trinquons jusqu'à demain,
Il est beau de mourir les armes à la main.

---

(1) Sorte de consommé qu'on servait aux nouveaux mariés.

(2) Naquit à Lyon à une date qui ne nous est pas connue. Connu sous le nom d'*abbé Perrin*, bien qu'il ne fût pas ecclésiastique. Protégé par Mazarin, il fit représenter en 1659 une *Pastorale*, sorte de comédie en musique qui fut l'origine de l'opéra français. Ayant obtenu des lettres patentes, il inaugura par *Pomone*, en 1671, l'Académie royale de musique. Perrin a laissé, en outre, l'*Enéide en vers* et les *Œuvres de poésie* (3 vol.).

# PIERRE CORNEILLE

(1606-1684)

## MASCARADE DES ENFANTS GATÉS.

L'IVROGNE

N'est-ce pas une chose étrange
Que, pour trotter dedans la fange
Je fasse faux bond au clairet,
Et que cette troupe brouillonne
M'arrache de ce cabaret
Pour vous produire ma personne ?
Je violente mon humeur
D'abandonner ce lieu charmeur ;
Toutefois je n'ose me plaindre,
Etant déjà si fort gâté
Que je m'achèverais de peindre
Pour peu que j'en aurais tâté.
Outre que mes eaux sont si basses,
A force de vider les tasses,
Qu'il faut renoncer au métier,
Ne pouvant plus laisser en gage
Au malheureux cabaretier
Que les rubis de mon visage.
Mais encor suis-je plus heureux
Que tant de fous et d'amoureux
Qui se sont perdus par leurs grippes ;
Car, bien que je sois bas d'aloi,
Mon argent, serré dans mes tripes,
N'est point sorti hors de chez moi.

---

## LES CRIS DE PARIS

QUE L'ON ENTEND JOURNELLEMENT DANS LES RUES DE LA VILLE.

(1600)

LA LAITIÈRE DU MATIN.

Au matin pour commencement
Je crie du lait pour les nourrices,
Pour nourrir les petits enfants,
Disant : *Ça tost, le pot nourrice !*

LE PATISSIER

Et moi, pour un tas de friands,
Pour Gauthier, Guillaume et Michaud,
Tous les matins je vais criant :
*Echaudés, gâteaux, pastés chauds !*

PRUNEAUX

*Pruneaux de Tours, pruneaux !*
Çà, qui en veut, qu'on se délivre !
Je vends huit tournois la livre,
Aussi bon marché que dans Tours.

MERLU (1)

*Merlu, merlu, merlu !*
En caresme bonne viande,
Car qui en veut en demande ;
Que quelqu'un me porte bonheur !

SALLADES

*A ma belle sallade d'Esté !*
Je ne la vends qu'après dîner,
Pour quelqu'un qui veut résigner (2)
Cela le fait mettre en gayeté.

---

(1) Merluche, morue sèche.
(2) Souper.

### BALAINE (1)

Lard à poids, lard à poids et balaine !
De crier je suis hors d'haleine,
C'est viande de caresme :
Elle est bonne à gens qui l'aime.

### SAULCE VERTE (2)

Vous faut-il point de saulce verte ?
C'est pour manger carpe et limande,
Ça, qui en veut en demânde,
Tandis que mon pot est ouvert.

### OIGNONS

Je vends oignons et échalottes ;
Que l'on crie bons appétits :
Mes acquests y sont petits
Et si je fais petites bottes.

### SABLON A COUVRIR LE VIN

Je suis un pauvre homme d'Ablon :
Il y a longtemps que je viens
A Paris vendre mon sablon,
Qui sert à mettre sur les vins.

### NAVETS

Quand je fus marié, rien n'avais,
Mais, Dieu merci, j'en ai pour l'heure,
Que j'ai gagné à mes navets :
Qui veut vivre, il faut qu'il labeure !

### HARANG SORET

Harang soret, harang de la nuit !
Je crie souvent parmi la ville ;
La marchandise est utile,
Et si je n'en vendis d'enhui.

---

(1) On vendait alors à Paris beaucoup de graisse de baleine.

(2) Sauce du moyen âge composée de pain bouilli dans du vin aigre avec des épices.

CRESSON

Pour les gens dégoûtés, non malades,
J'ai de bon cresson de calier :
Pour un peu leur cœur escailler,
Il n'est rien meilleur que sallades.

ARTICHAUX

*Artichaux, artichaux !*
C'est pour monsieur et pour madame,
Pour réchauffer le corps et l'âme,
Et pour avoir le cul chaud.

GRENOUILLES

*Grenouilles, grenouilles, grenouilles !*
A d'autres qui ont la foire,
Elles sont bonnes voire, voire,
Quelque chose qu'on barbouille.

PETITS AULX

Pigeons de marais
Donnent appétits
A grands et petits
Avec beurre frais.

ŒUFS

*J'ai des œufs frais, des œufs frais !*
La marchandise toujours duit ;
Ils ne sont pas chers pour le jourd'hui,
C'est marchandise de gros frais.

POIREAUX

*A mes beaux poireaux,*
*Qui cuisent en eaux !*
C'est du potage
Avec du laitage .

CHOUX

*A mes beaux choux blancs !*
Bons sont en vendange ;
Que chacun en mange,
En beuvant du vin blanc !

FÊTE FLAMANDE, *par* Jan Steen.

CIDRE

*Du doux, du doux, pour les filles !*
Pour les faire pisser roide :
Il guérit les hémoroïdes,
Quand on boit plus qu'on ne file.

CAMOMILLE

Camomille est fort honneste
A mettre au bain de ces pucelles
Pour leur laver le cul et la teste ;
C'est une herbe la non pareille.

---

## Le Sieur de DALIBRAY

(1600-1655 ?)

### SONNETS

I

Je ne veux plus, Pailleur, me rompre tant la teste
Je suis lassé de lire et de faire des vers ;
L'homme est vraiment stupide et pire qu'une beste
Si pour vivre il s'attend d'estre mangé de vers.

Au sage chaque jour est un grand jour de feste
Qu'il coule avecques joie en passe-temps divers,
Je consens qu'Apollon me lorgne de travers
Pourveu que de Bacchus la faveur me soit preste.

Je me rendray du moins fameux au cabaret,
On parlera de moy comme on fait de Faret,
Qu'importe-t-il, ami, d'où nous vienne la gloire ?

Je la puis acquérir sans beaucoup de tourment.
Car, grâces a mon Dieu, desjà je say bien boire,
Et je bois tous les jours avecques Saint-Amand.

## II

Ne me conte donc plus qu'en l'ardeur des combats
On se rend immortel par un noble trépas,
Cela ne fera point que j'aille à l'escarmouche.
Ne me conte donc plus qu'on meurt autant chez soy.

A table, entre les pots, qu'où ta valeur te mène.
Je ne vay point aux coups exposer ma bedaine,
Moy qui ne suis connu ni d'Armand (1), ni du Roy,
Je veux sçavoir combien un poltron comme moy

Peut vivre n'estant point soldat ni capitaine.
Je mourrois, s'il fallait qu'au milieu d'une plaine
Je fusse estropié de ce bras dont je boy ;

Je veux mourir entier, et sans gloire et sans nom,
Et croy moy, cher Clindor, si je meurs par la bouche.
Que ce ne sera pas par celle du Canon.

## III

Hé bien, brave Pailleur, comment te portes-tu
Es-tu toujours subjet aux maux de la colique ?
Es-tu d'une humeur gaye ou bien mélancholique ?
En un mot ton esprit est-il droit ou tordu ?

Quant à moy d'aucun mal je ne suis combattu :
Ou je gouste tantost de la liqueur Bachique ;
Ou je revoy tantost quelque œuvre poétique ;
Ou je lis quelque escrit qui dresse à la vertu.

Pour cette heure en un Bois de qui le moindre chêne
A trois fois plus de tour que n'en a ma bedaine,
Je rêve à ce Sonnet et luy cherche une fin.

Mais rêvant et marchant si fort je m'embarrasse,
Que sans connoistre plus mon subjet ni ma trace
Mon discours perd sa suite et mes pieds leur chemin.

---

(1) Armand de Richelieu.

## IV

Il est passé le temps de ta verte jeunesse,
Te voilà déjà vieux, ami, je le connois,
Non parce que ton poil te tombe soubs les doigts ;
Car peut-être cela vient de quelque Maîtresse,

Non parce qu'un poil gris, Fourrier de la vieillesse,
A celuy qui te reste est meslé quelquefois ;
Car souvent la Nature, en violant ses loix,
Cache les Monts de feu soubs une neige espesse,

Non parce que ton corps est devenu pesant,
Ni parce qu'en tes vers tu n'es plus si plaisant ;
Car cela peut venir des excès de la table ;

Mais ce qui fait, Pailleur, que je t'estime vieux,
C'est que des vieux le vin est le laict délectable,
Et que de jour en jour, je voy que tu bois mieux.

## SANTÉ

Ça, que je boive à Châtillon
Eveillé comme un oisillon,
Eventé comme un papillon,
Faisant plus de bruit qu'un grillon,
Parmy les champs en un sillon,
Allègre comme un postillon
Que l'on ne paye qu'en billon,
Et qui va comme un tourbillon
Sans sangles, ni sans ardillon,
Sémillant comme un barbillon,
Et qui dessous le pavillon,
Lève souvent le cotillon
De quelque jeunette fillon,
En lui fessant son tortillon
Dont, par dessous le guenillon
Il découvre un échantillon,
Sonne dessus le carillon
Dessus le chant du corbillon,

Voilà qu'elle est toute en Illon
Notre gaillard émerillon,
Pour qui je veux, en bourgillon,
Piqué du bachique aiguillon,
Peindre mon nez en vermillon,
En troussant jusqu'au Houspillon,
Avec ce simple croustillon,
Ce verre plein d'un doux bouillon
A la santé de Châtillon.

## L'AUBERGE

Pailleur (1), est-il honteux de manger et de boire ?
Il faut que de mon sort je te conte l'histoire ;
Je t'aime, tu le sais, et j'aime Luxembourg,
Et je n'ai su trouver dans tout notre faubourg.
Où je pourrais loger pour un temps ma personne
Que dans un Cabaret ; que ce mot ne t'étonne,
Il en a bien le nom, mais non pas tout l'effet :
Ce fut de vrai jadis un cabaret parfait,
Le *Riche Laboureur* (2), nul vivant ne l'ignore,
Et du pain et du vin on y fournit encore
Avec le saucisson et cervelas salé,
Poulains par qui le vin dans nous est avalé ;
Mais c'est tout, et cela dans une salle basse
Qui frémit d'un bruit sourd que fait la populace ;
Or, dessus cette salle est mon appartement
Où j'entre toutefois assez ouvertement
Par une porte à part et par une montée
Qui de pas un buveur n'est jamais fréquentée.
Quelquefois dans ma chambre ou dans mon cabinet,
Je médite à grands pas, où j'écris un sonnet,
Quand j'entends tout à coup quelque gueule profane
Qui crie à plein gosier : *A la noce de Jeanne*,
*Cette noce de chien*, ou quelqu'autre chanson
Qui renverse mes vers d'une étrange façon.

---

(1) Ami de Dalibray.
(2) Cabaret situé près de la foire Saint-Germain.

Il semble d'abord que c'est dans ma cuisine
Qu'on mène tant de bruit, et d'une âme mutine,
Je donne un coup de pied pour faire le holà.
A peine suis-je à moi revenu que voilà
Un valet qui me sert de quoi faire carousse ;
Vin blanc ou vin clairet, liqueur piquante ou douce.
Voudrais-je avecque toi trancher ici du fin ?
Un poëte jamais n'est ennemi du vin,
Et je n'habite pas en ce lieu de franchise,
Ainsi qu'un Huguenot près d'une belle Eglise :
Je m'appaise, je ris, je bois cinq ou six coups
De vin blanc ou clairet, de vin vieux ou vin doux :
Alors il me souvient de ce traîneur d'épée,
Cet heureux fanfaron que l'on nomma Pompée,
Qui, d'un seul coup de pied, de cent mille soudards
Devait faire frémir la campagne de Mars.
Et je tiens ma fortune à la sienne pareille
De faire au moindre bruit paraître une bouteille,
Car comme on ne voit pas de mal sans quelque bien
Et comme d'un garçon l'ordinaire n'est rien,
De la chambre où je suis, j'ai ce grand avantage
Que quand le mauvais temps nous menace d'orage,
Ou que le trop grand froid m'attache près du feu,
Je n'ai pour boire un coup qu'à cogner quelque peu ;
Ou s'il faut que parfois j'arrive de la ville
Crotté jusques au dos comme il est très facile,
Pour me réconforter je n'ai qu'à dire un mot,
On apporte après moi pinte, pain et fagot ;
Mais quand il fait beau temps, le logis ne m'arrête,
Car boire toujours seul ce serait vivre en bête :
Je quitte donc ma chambre avec intention
D'aller au lieu voisin manger en pension :
Je traverse la rue et suis à la même heure
Où force honnêtes gens ont choisi leur demeure.
Là, sitôt que je suis du bon maître aperçu,
Pour ma pièce d'argent, je suis le bien reçu ;
Non qu'il faille payer à chaque fois qu'on dine,
Cela sentirait trop son infâme cuisine :
Il suffit que ce soit quand le mois est passé,
Et du livre de vie on est lors effacé.

J'entre et me mets à table en bonne compagnie
Sans nul bonadiez et sans cérémonie :
Là de maint discours grave et maint joyeux propos
Nous passons doucement une heure entre les pots ;
L'un baptise son vin, et l'autre un peu moins triste,
Jure qu'il aurait peur qu'il fût anabaptiste,
Que le maître lui-même, au fond de son caveau,
L'a déjà baptisé comme un enfant nouveau ;
L'autre, plus amoureux, cajole la servante,
Et lorsqu'on boit six coups, de six autres se vante :
Un gros frère frappart paraît au même instant,
Qui demeure à la porte et notre aumône attend.
On se tait, on se lève, et vers la cheminée
On songe comme on doit passer l'après-dînée...

---

## Baron de BLOT (1)

(1605 ?)

### CONTRE VOITURE

Pour bien goûter tous les délices
Il faut, Saint-Phal, Blot et Bomains
Passer la nuit entre deux cuisses,
Et tout le jour entre deux vins !

Quoy ! Voiture tu dégénères !
Sors d'icy : maugrebieu de toy !
Tu ne vaudras jamais ton père,
Tu ne vends du vin ni n'en boy (2).

---

(1) Gentilhomme de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, il contribua puissamment à l'élévation de Mazarin, qui, devenu ministre, ne se souvint plus des bons offices du baron de Blot. Celui-ci le larda d'épigrammes et de chansons que l'on trouve dans les collections de *Mazarinades*. Il avait la réputation d'un homme très spirituel et on l'avait même surnommé *l'Esprit*. Mme de Sévigné assure qu'il le méritait.

(2) Le père de Voiture était marchand de vin.

## BUSSIÈRES (1)

(1607-1678)

### LE MIEL

N'est-ce point l'âme des roses,
Des tulipes et des lys ?
De tant de charmes cueillis
Sans doute tu le composes ?
Est-ce des astres lassés
Après cent tours repassés
La sueur douce et liquide ?
Ou si l'aube à son réveil,
Par cette rosée humide,
Veut séduire le soleil ?

---

## SCARRON

(1610-1660)

### CHANSON A MANGER

Quand j'ai bien faim et que je mange
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir
Qu'à gratter ce qui me démange.
Cher ami, tu m'y fais songer :
Chacun fait des chansons à boire,
Et moi, qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire
Je n'en veux faire qu'à manger.

---

(1) Il était de la Compagnie de Jésus. Il a écrit des poésies latines et des poésies françaises, mais si les premières sont estimées, ces dernières sont par contre assez médiocres. Les pièces de vers français forment un volume, *Descriptions poétiques*, publié à Lyon en 1648.

Quand on se gorge d'un potage
Succulent comme un consommé,
Si notre corps en est charmé,
Notre âme l'est bien davantage.
Aussi Satan, le faux glouton,
Pour tenter la femme première,
N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière.
Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage
En un jour peut manger son saoul ;
Le trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage.
A-t-on vuidé mille tonneaux ?
On n'a bu que la même chose ;
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
De mille différents morceaux.

---

## LA FONTAINE

(1621-1695)

### LE GLOUTON (1)

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe ; il crève. On y court,
On lui donne maint clystère.
On lui dit pour faire court
Qu'il mette ordre à ses affaires,
« Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;

(1) Conte tiré d'Athénée

Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson. »

## L'IVROGNE ET SA FEMME

Chacun a son défaut où toujours il revient.
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple.
Un suppôt de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse ;
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
« Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ? »
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de la bière,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
« Quelle personne es-tu ? » dit ce fantôme.
« — La cellérière du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart sans songer :
« Tu ne leur portes point à boire ? »

---

# « MERCURE DE FRANCE »

## LE GIGOT

J'aime mieux un tendre gigot,
Qui sans pompe et sans étalage,
Se montre avec un entourage
De laitue ou de haricot.
Gigot, recevez mon hommage :
Souvent j'ai dédaigné pour vous,
Chez la baronne ou la marquise,
La poularde la plus exquise,
Et même la perdrix aux choux.
J'ai vu dévorer sans envie
Et des pâtés de Périgueux,
Et des coulis ingénieux
Et la tête la mieux farcie.
Heureux, et mille fois heureux,
Quand un cuisinier trop barbare,
Par un artifice bizarre,
Ne vous cachait pas à mes yeux !
Je le déclare sans mystère,
Je ne sais rien dire à demi :
Oui, jusqu'au bout de ma carrière,
Gigot, vous serez mon ami.

---

# DU VIEUGET

## ODE DE LA GOINFRERIE

Afin que jamais ta mémoire
Ne passe le fatal bateau,
Rochus (1), je veux peindre ta gloire
Dessus la croûte d'un gâteau.

(1) Cette ode est dédiée à Rochus, cuisinier de Montargis.

L'encre n'est pas pour tes mérites
La couleur qui me fait besoin :
Car la graisse des Léchefrites
Veut avoir l'honneur d'un tel soin.

Afin que le Styx ne submerge
Ton nom qui peut tôt s'effacer,
Souffre que du bout d'une asperge,
J'aie l'honneur de le tracer.

Et comme, hors de toute coutume
Tu nous traites dans ta maison,
Mon papier, mon encre et ma plume,
Sont, pour toi, sans comparaison.

Aussi, franc des ardeurs infuses,
Dont les poètes sont régis,
Pour toi j'invoque, au lieu des muses,
La servante de ton logis.

Grosse Gitarde, qui ressemble
La mère du Dieu des buveurs,
Dont la fesse et la joue tremble,
Inspire-moi de tes faveurs.

Afin que je puisse décrire
Et glorieusement chanter
Les sauces qu'un Goinfre respire
Dont ton maître nous doit traiter.

Déjà ton génie me touche,
D'un enthousiasme divin,
Que tu m'infuses par ta bouche
Avec un grand verre de vin,

Qui m'enseigne que ton mérite
Ne veut ni luth, ni violon,
Mais une profonde marmite,
Des lardoires et le poëlon,

Des croûtes de pâtés par terre
Parmi les flacons renversés
Avec plusieurs éclats de verre
Que les Goinfres auront cassés.

Perdrix, gelinotes, bécasses,
Grives, ortolans et levreaux,
Et vous qu'on ne prend pas aux chasses,
Pigeons, poulets, chapons, chevreaux,

Honneur des tables mieux coiffées,
Et vous bêtes aux pieds fourchus,
Venez pour servir de trophées
A la mémoire de Rochus,

Dont les festins incomparables
Aussi bons que plaisants à voir,
Des estomacs moins satiables,
Mettent la faim au désespoir,

Font que le jugement se perd ;
Festins qui, par leur excellence
A distinguer la différence
Des premiers mets et du dessèrt,

Le maître Guyon et son frère
Rodrille, Robus et Vieuget,
Qui savent bien ce qu'il sait faire,
Ne le louent pas sans sujet.

Et lorsqu'il perdra la lumière
Que nous voyons sur l'horizon,
Ils veulent qu'on fasse sa bière
D'un grand pâté de venaison.

Qu'on l'embaume avec une soupe
Faite selon les documents ;
Et qu'on élise, dans la troupe,
Pour le porter, quatre Gourmands ;

Et dedans une nappe sale
De l'ordure de mille mains,
Ils veulent que mort on l'emballe
Comme seul entre les humains.

Que chacun porte en ce service
Le jambon, le verre ou le pot ;
Et qu'après on l'ensevelisse
Dans une malle, en un Tripot.

Tous ceux qui mettent à l'enchère
Leurs patrimoines à l'encan,
Méprisant pour la bonne chère
Et l'écarlate et le clinquant,

Viendront en ce lieu faire hommage
Sans qu'aucun demeure debout,
A cet excellent personnage
Dont l'art sait oublier le goût.

Mon cher Rochus, je te supplie,
Reçois ces vers que je t'écris,
Qui s'en vont donner de l'envie
Au travail des meilleurs esprits.

Dont les plumes et les pensées,
Après un amoureux destin,
Ne seront pas récompensées
Comme les miennes d'un festin.

Par qui je proteste en une heure
Plus d'aise et de contentements
Que n'en aura jusques qu'il meure
Le plus fortuné des amants.

---

## LE NOUVEAU ENTRETIEN DES BONNES COMPAGNIES

(1635)

### LES SAVETIERS

Les savetiers de la savatterie
A Saint-Pierre-aux-Liens faisaient leur confrérie,
Dedans l'église sont entrés deux à deux.
*Place à Messieurs.*

Des procureurs assis dedans leurs places,
Les voyant venir faisant laides grimaces
Disent à leurs clercs : Que demandent ces gueux ?
*Place à Messieurs.*

Les femmes ont dit : voilà grand' diablerie
De toujours parler de la savatterie.
Ces procureurs ne se passent point d'eux.
*Place à Messieurs.*

Et quand ce vint à aller à l'offrande,
Maistre Guillaume est sorti de sa bande
Disant aux jeunes : laissez passer les vieux,
*Place à Messieurs.*

Maistre Tobie reconnu bien capable
D'aller aux Trois Maillets faire dresser la table,
Car des procès il est solliciteux :
*Place à Messieurs.*

Et quand ce vint à sortir de Saint-Pierre,
Aux Trois Maillets ils ont couru grand erre (1)
Et le bedeau qui marchait devant eux :
*Place à Messieurs.*

Bien altérés ils ont fait leur entrée,
Pour premiers mets des cardes, de poirée,
Des pois aux lard on leur mit devant eux.
*Place à Messieurs.*

Après suivaient le boudin et l'andouille,
De gros navets et des plats de citrouille,
Les aloyaux y étaient deux à deux.
*Place à Messieurs.*

Les pieds de porc, les grouins et les oreilles
Dans ce festin leur semblaient des merveilles,
C'étaient leurs mets les plus délicieux.
*Place à Messieurs.*

Les raves étaient à deux doubles la botte,
Il y avait cinq ou six carottes,
Ragoût de tout réservé pour les vieux.
*Place à Messieurs.*

Voilà de quoi fut composée la fête,
Mais le dessert y était plus honnête ;

(1) En grande hâte.

Car le fromage y était tout véreux.
*Place à Messieurs.*

Marrons pourris, poires et pommes molles,
En les mangeant ils semblaient de la colle,
Car leurs mentons en étaient tout baveux.
*Place à Messieurs.*

Le vin clairet à trois sols ou quatre,
Il en fut bu jusques à deux cents quartes ;
Si ivres étaient qu'il leur ressort des yeux.
*Place à Messieurs.*

Ils sont sortis lorsqu'on ne voyait goutte ;
De son logis chacun a pris la route ;
Minuit était avant qu'être chez eux.
*Place à Messieurs.*

Ceux qui ont fait cette chanson jolie
Etaient présents à cette confrérie,
Et au festin allèrent avec eux.
*Place à Messieurs.*

---

## BOILEAU-DESPRÉAUX

(1636-1711)

### SUR UN REPAS RIDICULE

*SATIRE III*

« Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère ?
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt (1) qui retranche un quartier ?

(1) Le roi avait supprimé, en 1664, un quartier des rentes constituées sur l'Hôtel de Ville.

Le Bœuf écorché, *par* Rembrandt.

Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
Où la joie en son lustre attirait les regards ;
Et le vin en rubis brillait de toutes parts ?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire. »

Ah ! de grâce, un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :
« Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles ;
Et je gagerais bien que, chez le commandeur,
Villandri priserait sa sève et sa verdeur.

« Molière avec Tartufe (1) y doit jouer son rôle ;
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez.
Quoi ! Lambert ? Oui, Lambert. A demain. C'est assez. »

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étais-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir ;
Et, montrant à mes yeux une allégresse entière :
« Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert, ni Molière ;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme ; entrez : on vous attend. »

A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,

---

(1) La comédie du *Tartufe* avait été défendue en ce temps-là, et tout le monde voulait avoir Molière pour la lui entendre réciter.

Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
Deux nobles compagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus (1) dans leurs longs compliments.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût de persil couronnée ;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche, et mangeait de côté.
Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large, assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Notre hôte cependant, s'adressant à la troupe :
« Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot, et tout ce qu'il apprête ! »
Les cheveux cependant me dressaient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande : et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux, qui mêlé de lignage (2),
Se vendait chez Crenet pour vin de l'Ermitage,

---

(1) *Artamène* ou *le Grand Cyrus*, roman de mademoiselle de Scudéri en dix volumes.

(2) Deux fameux vins des environs d'Orléans.

Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau, que j'y mets à foison,
J'espérais adoucir la force du poison.
Mais, qui l'aurait pensé? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étais si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin, quand le rôt a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux (1),

---

(1) Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étaient partagés sur l'estime qu'on devait faire des vins des coteaux des environs de Reims : ils avaient chacun leurs partisans. (*Note de Boileau.*) — Ces trois seigneurs étaient, dit-on, le commandeur de Souvré, le duc de Mortemart et le marquis de Sillery.

A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers,
Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage ;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :
« Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout !
Ah ! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût !
Ces pigeons sont dodus, mangez, sur la parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine ;
Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine :
J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier. »
A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au Festin de Pierre ;
Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.
Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui tous deux pleins de joie, et jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés ;
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante !
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante ;

Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon, d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers (1), et portaient deux assiettes,
L'une de champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée :
Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'Etat ;
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre (2).

Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Elevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard ;
Quand un des campagnards, relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :
« Morbleu ! dit-il, la Serre est un charmant auteur !
Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.
La *Pucelle* est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.

(1) Quand le recteur de l'université allait en procession, il était accompagné de deux massiers, espèce de bedeaux portant des masses ou bâtons à têtes, garnis d'argent.

(2) L'Angleterre et la Hollande étaient alors en guerre.

Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* (1);
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à « Je vous hais », tout s'y dit tendrement (2).
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire :
Qu'un jeune homme... — Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
« La raison dit Virgile, et la rime Quinaut. »
Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
Et puis blâmer Quinaut !... Avez-vous vu l'*Astrate* (3) ?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Surtout l'Anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
— Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,
A repris certain fat, qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète :
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
— Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
— Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous ?
— Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
— Vous ? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
— Je suis donc un sot, moi ? vous en avez menti ! »
Reprend le campagnard, et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant
S'en va frapper le mur et revient en roulant.

---

(1) Tragédie de Racine.
(2) Allusion à des vers de *Stratonice*, tragédie de Quinault.
(3) Tragédie de Quinault.

A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves, s'accrochant, se reprennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si, pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

## CHANSON A BOIRE

QUE JE FIS AU SORTIR DE MON COURS DE PHILOSOPHIE
A L'AGE DE 17 ANS

Philosophes rêveurs qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir ;
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire,
On est savant quand on boit bien :
Qui ne sait boire ne sait rien.

S'il faut chanter ou rire au milieu d'un festin,
Un docteur est alors au bout de son latin :
Un goinfre en a toute la gloire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire,
On est savant quand on boit bien :
Qui ne sait boire ne sait rien.

# ANTOINE GAIGNEU

(XVII^e)

## STANCES (1)

A CERTAIN GOULU DU TOUT ENNEMI DES MUSES ET DE MARS

Grand guerrier de cuisine
Très expert à la mine
Et au fait du canon,
Non contre quelque place
Mais contre ma bécasse
Je chante ton renom.
Grand guerrier, ton épée
Est la broche trempée
De quelque lapereau,
Ton bouclier est la poêle
Où l'on a frit la moelle
De quelque godiveau.
De tes armes, le casque
Est un bon double flasque
Plein de douce liqueur.
Il faut qu'on t'y attache
Du pampre pour panache
En signe de vainqueur.
La lardoire est la lance
Qui fait voir ta vaillance
Aux peaux des animaux ;
Ton échelle guerrière
Est une crémaillère
Et les bancs tes chevaux.

(1) Tiré du *Carquois satirique*, par Antoine Guigon-Farézien, nommé dans *Les d'Urfé* de M. Bernard (1839).

Tes pétards sont marmites,
Tes targes (1) léchefrites,
Tes balles œufs mollets,
Ton enseigne est la nappe ;
Tu sais donner la sappe
Aux perdrix et poulets.
Le mortier plein d'épice
Est le tambour propice
A trouver le vin bon ;
L'entonnoir de bouteille,
Le fifre qui l'éveille
A l'assaut du jambon.
Ainsi, brave courage,
Qui vaillant au potage,
Mérites le laurier
Que l'on met aux viandes
Pour les rendre friandes,
Tu es ce grand guerrier,
Ce guerrier admirable,
Qui fait voir, redoutable,
Etant dedans Paris,
Vides les boucheries,
Caves, rôtisseries,
Et les flacons taris.
Guerrier au nom de bête,
Ta plus grande conquête,
Mais tes plus grands ébats,
Ce sont table et cuisine
Et non pas Mnémosyne
Ou le dieu des combats.
Apollon et Bellone
Estiment ta personne
Autant qu'un vieux cheval.
Ha ! que ma pauvre muse
Eprouvât une buse,
Te donnant du travail.

(1) Boucliers.

## ANONYME

### DU XVII' SIÈCLE

### LES MERVEILLES ET LES EXCELLENCES DU SALMIGONDIS DE L'ALOYAU

Le Roux, ta gentille humeur
Mérite bien qu'un rimeur
Des plus gentils de sa race
Pour toi grimpe sur Parnasse.

Un jour, buvant réjouis
A la santé de Louis
Et de Charles ton bon maître,
Il t'en souviendra peut-être,
Tu laissas les mets royaux
Pour manger les aloyaux.
Tu m'y fis promettre, en somme,
Sur la foi d'un galant homme
Qu'en vers je célébrerois
Ces morceaux dignes des rois.
Je m'acquitte de ma dette
En monnaie de poète.
Si Rouillard s'est ébattu
Sur le renom d'un fétu (1)
Qu'un misérable âne mange ;
Si Pasquier, en sa louange
De la puce de Poitiers,
A du bruit en nos quartiers,
Louant l'aloyau, j'espère
La faveur autant prospère,
Voire plus, car le sujet
Est plus noble et moins abject.

Arrière donc, ô viandes
Délicates et friandes,

(1) Rouillard avait écrit sous le titre de : *La magnifique doxologie du fétu.*

Et de qui l'énorme coût
Fait à maint perdre le goût !
A la table épicurée
Vous servirez de curée ;
Soient de vos morceaux dînés
Les hommes efféminés !
Vous fîtes perdre Capoue :
Aux vils corbeaux je vous loue.
Hercule ne voulait pas
Vous avoir en ses repas ;
Au goût des Alcibiades
Vous eussiez été trop fades :
Le bœuf seul les contentait.
Un aloyau seul était
La solide nourriture
Convenable à leur nature.

Aux géants membrus et forts,
Aux athlètes grands de corps,
Les chairs grasses et charnues
Plaisent mieux que les menues ;
Les poussins, les pigeonneaux,
Les bigets (1), les étourneaux,
Les moineaux, les alouettes,
Sont pour les marionnettes,
Pour les petits marjolets,
Pour les petits hommelets
Qui n'osent paraître en rue,
Tant ils ont peur de la grue.
Tant de mets et d'entremets
Ne furent propres jamais
Aux philosophes antiques.
Je m'en rapporte aux éthiques.

Les diverses qualités
Amènent des crudités :
Les crudités indigestes
Sont à la santé molestes ;
De là viennent les douleurs

(1) Sorte de pigeon sauvage de petite taille.

Tant aux intestins qu'ailleurs,
Les coliques, les tranchées,
Sinistres aux accouchées ;
Les vertiges du cerveau
Avec la fièvre de veau (1).
Qui soi-même se commande
Et qui, sobre, ne demande
Qu'un aloyau pour tout mets
N'est point malade jamais.

Un aloyau profitable
Répare toute une table
Du beau lustre coloré
De son rouge sur-doré.
Il paît notre faim plus grosse
Et l'on retrouve en la sauce
L'appétit perdu souvent :
De mort il devient vivant.

Nutritive est la fumée
A la personne affamée ;
Et si vous ne me croyez
Feuilletez les plaidoyers.
Entre la Rôtisserie,
Jadis, et la Gueuserie
Il se mut un gros procès.
N'ayant mangé leurs pains secs,
Mais, au flair de la viande,
Les gueux payèrent l'amende ;
Et mêmement aux faux dieux
Le flair en est gracieux ;
Il les contente, où leur prêtre
Veut la chair pour en repaître.
Les prêtres et les devins
Des sacrifices divins,
Aux solennelles journées
Enlevaient les charbonnées :
C'est tout un et l'aloyau,

(1) Fièvre de veau : l'état de malaise qui suit les débauches de la table.

J'en crois le boucher Croyau,
Il sera de bonne sorte ,
Et tel qu'on nous en rapporte
De Saint-Etienne du Mont (1)
Ou de notre petit Pont.
Ceux de la pièce première
N'ont pas la gloire dernière ;
Les nus sont à deux côtés,
Et les autres, écourtés,
N'en ont qu'un : c'est au choix vôtre
Que de prendre l'un ou l'autre.
Les plus gras sont les meilleurs.
Manquent-ils ? Allez ailleurs.
La viande est tant plus franche
Que la graisse en est plus blanche,
Et plus tendre elle sera.

La dame l'embrochera
D'une gentille manière,
Sinon votre chambrière,
Ou bien votre marmiton.
A la guerre un long bâton
Sert bien souvent d'une broche.
Le feu ne sera trop proche
D'autant qu'il le havirait (2)
Plutôt qu'il ne le cuirait.
Moyenne soit la distance.
C'est au feu qu'est l'importance :
Il doit être bel et bon ;
Le meilleur est de charbon.
Celui qui vire et qui tourne
Ordinairement séjourne
Sur le plus épais côté,
Qui le brûle soit frotté.
Il vaut mieux que l'on y mette
Qu'une personne discrète.

---

(1) Il y avait là des boucheries. La rue de la Montagne-Sainte-Geneviève s'appelait d'ailleurs au moyen âge : rue des Boucheries.

(2) Le brûlerait ; le dessécherait.

Ne tournez pas au rebours :
Je hais trop les mauvais tours
A l'ancienne coutume.
Cuite est la chair qui ne fume ;
Sèche, elle a moins de saveur.
Je tiendrais à grand faveur
Qu'elle mouillât mon assiette.
Sur l'épaule une serviette,
Vous le désembrocherez,
Au plat vous le poserez.

Le sel et l'eau sont la sauce.
Tel il y a qui la rehausse
Avec du vin aigre aux aulx ;
Mais ce sont les champeneaux.
Il n'est meilleure poivrade,
Meilleure capilotade,
Ni meilleur salmigondis,
Tel qu'en apprenait jadis
Notre maître La Fontaine,
La Fontaine Marmitaine.
L'ami que j'aime d'amour
Avait dit qu'à mon retour
J'en trouverais un en broche.
L'heure du souper approche :
Je m'en vais voir s'il est cuit.
Adieu, bonsoir, bonne nuit.

## LES CONFITURES RENVERSÉES

Qui veut empêcher un vilain,
Il lui faut mettre l'œuf en main.
Que tu m'empêchas, ô Voiture,
Avec tes pots de confiture !

Il te souvient qu'à mon départ
J'en pris en mains ma bonne part,
Ayant serré l'autre partie
Dans ma pochette appesantie.

De chez toi chez nous y a loin,
Et tout du long de ce chemin
Il n'y eut fils de bonne mère
Qui ne me crût apothicaire.

Ayant les deux mains à nos pots
(Ils cuidaient choir à tout propos),
Le moyen de faire l'honnête !
Mon chapeau tenait à ma tête.

Les uns m'estimaient dédaigneux,
Les autres m'appelaient teigneux.
Je ne sais qui disait : Malherbe
Qui sait bien n'est pas tant superbe !

En évêque, non autrement,
Je les saluais froidement,
Rassérénant ma triste mine,
Et tournant le col vers l'échine.

Quoiqu'assez chiche de salut,
Le malheur toutefois voulut
Que je répandisse la sauce
Tant sur le manteau que la chausse.

De mal en pis, un autre effet
Dedans ma pochette se fait ;
Tout pêle-mêle se renverse
Et n'est doublure qu'il ne perce.

Mes vers se trouvèrent dessous ;
Bon Dieu ! que mes vers étaient doux !
Ma bienheureuse gibecière
En fut enduite tout entière.

Il ne fut sol ni carolus
Qui ne fût lors pris à la glus.
Alors j'appris que chose aucune
N'est si douce que la pécune.

Du travers de la cuisse au corps
La douceur me passa dès lors.
Si Dieu veut qu'elle y persévère
Je ne serai plus tant sévère.

Kermesse Flamande, *par* Breughel.

Le plus petit chien de chez nous
Me trouva plus que son lait doux ;
Il fut si friand de la sauce,
Qu'il a presque avalé ma chausse.

Tant et tant ce petit coquin
En barbouilla son musequin,
Qu'il n'est chien du Mont Saint-Hilaire,
Qui ne le suive et ne le flaire.

Ami Voiture, étant sur tous
Et plus que confiture doux,
Ne me donne plus confiture
Sans un laquais pour la voiture.

---

## « PARNASSE DES MUSES »

(1637)

### AIR A BOIRE

Alexandre, dont le nom
A rempli la terre,
N'aimait pas tant le canon
Qu'il faisait le verre.
Si le grand Mars des guerriers
S'est acquis tant de lauriers,
Que devons-nous faire
Sinon de bien boire !
La mer Rouge en sa couleur
En baillait à croire ;
Pharaon, mauvais buveur,
Eut envie d'en boire ;
Moïse fut bien plus fin,
Il vit que ce n'était vin :
Il la passa toute
Sans en boire goutte.

Le bonhomme Gédéon
Faisait des merveilles,
Aussi n'usait sédition,
Rien que des bouteilles ;
Servons-nous donc aujourd'hui
De bouteilles comme lui,
Et faisons la guerre
A grands coups de verre.
Samson, au vieil Testament,
Acquit de la gloire,
Ne se servant seulement
Que de la mâchoire.
Mangeons doncques hardiment,
Ce serait opprobre
D'être toujours sobre.
Loth, qui fut homme de bien,
Se plaisait à boire,
Dieu ne lui en disait rien,
Il le laissait faire,
Et puis, quand il était saoul,
Il s'endormait comme nous,
Dans une caverne,
Près de la taverne.
Noé, pendant qu'il vivait,
Patriarche digne,
Savait bien comme on buvait
Du fruit de la vigne ;
De peur qu'il ne bût de l'eau,
Dieu lui faire un bateau
Pour trouver refuge
Au temps du déluge.

## Le Marquis de VAUVERT

### L'HUITRE

Toi qui te ris de la tempête,
Vivant rocher, enfant de l'eau,
Qui nais captif dans un tombeau,
Où tu vis sans cœur et sans tête,
Aveugle esclave de Thétis,

Délice de nos appétits,
Huître, fuis la plaine liquide ;
Viens dans la pompe d'un festin,
Quitte cet élément perfide,
Et puisqu'il faut mourir, meurs plutôt dans le vin.

### L'ORANGE

Orange, qu'on coupe ton flanc ;
Que l'or potable de ton sang
Te fasse une immortelle guerre ;
Qu'on déchire tous tes habits
Dont les lambeaux mis dans le verre,
Font des étoiles d'or dans un ciel de rubis.

---

## SÉNÉCÉ (1)

(1643-1737)

### QUAND MON ASSIETTE

Quand mon assiette est couverte
De quelque morceau friand,

(1) Antoine Bauderon de Sénécé reçut une éducation très littéraire. Riche, élégant, spirituel, il eut dans sa jeunesse des aventures romanesques ; ayant assisté à un duel où il

Un laquais toujours alerte
Me la change en souriant.

Dans son île barattière
Le fameux Sancho Pança
Traité de même manière
A bon droit se courrouça.

Marquis, mangeons à notre aise ;
Trouvez-vous cela galant ?
Il n'est rien qui me déplaise
Comme un repas ambulant.

## BACCHUS ET L'AMOUR

Quoi donc ? avec Bacchus ne peut-on rire
Sans médire
Des amours ?
Pour moi, je ne puis m'en dédire,
Ils m'ont fait passer d'heureux jours.
Le vin et la tendresse,
La bouteille et les yeux
D'une jeune maîtresse
Sont des présents des cieux ;
Mais si l'on me force
A faire divorce
Avec l'un des deux,
Amour, je renonce à tes feux.
Quand ta flamme est languissante,

---

y eut mort d'hommes, il dut, pour échapper aux rigueurs de la loi, se réfugier hors de France, en Savoie d'abord, puis en Espagne. Il revint en 1679, se maria, et, ayant acheté la charge de premier valet de chambre de la reine, il fut enfin de la cour, ce qui était le plus cher de ses vœux. Il perdit cette charge en 1683, quand la reine mourut. Il se retira dans son Mâconnais. Il y mena la vie paisible d'un bourgeois de province et y écrivit la plus grande partie de ses ouvrages qui comprennent des *Nouvelles en vers*, des *Satires*, des *Epigrammes*, et une critique des *Mémoires* du cardinal de Retz.

Bacchus devient plus puissant ;
Sur nos vieux ans il nous enchante :
On n'aime plus à cinquante,
On peut boire jusqu'à cent.

---

## REGNARD

(1655-1709)

### POUR PASSER DOUCEMENT LA VIE (1)

Pour passer doucement la vie
Avec mes petits revenus,
Ici je fonde une abbaye
Et je la consacre à Bacchus.

Je veux qu'en ce lieu chaque moine
Qui viendra pour prendre l'habit
Apporte, pour tout patrimoine,
Grande soif et bon appétit.

Les vœux qu'en ce temple on doit faire
Ne peuvent point nous alarmer :
Long repas et courte prière,
Chanter, dormir et bien aimer.

Renaud, nous chantera matine,
Très courte, de peur d'ennuyer :
Je donne à Duché la cuisine ;
D'Avaux prendra soin du cellier.

Pour empêcher que les richesses
Ne tentent le cœur de quelqu'un,
L'argent, le vin et les maîtresses,
Tous les biens seront en commun.

---

(1) Vers faits à Grillon, en 1703, pour Mesdemoiselles Loyson.

Chacun aura sa pénitente,
Conforme à ses pieux desseins,
Et, telle qu'une jeune plante,
La cultivera de ses mains.

Si la belle a quelque scrupule,
Le sage directeur pourra
La mener seule en sa cellule
Lui lever les doutes qu'elle a.

Afin qu'aucun frère n'en sorte
Et fasse sans peine ses vœux,
Il sera gravé sur la porte :
« Ici l'on fait ce que l'on veut. »

L'Amour jaloux de la victoire
Que Bacchus remporte en ce jour
Veut aussi partager sa gloire
Et fonder un temple à son tour.

Pour abbesse il vous a choisie (1) ;
La lettre est écrite en vos yeux :
Pour être avec plaisir suivie,
Pouvait-il jamais choisir mieux ?

Si nous recevons dans la troupe
D'ausi belles sœurs, désormais,
Je jure, en vidant cette coupe :
L'ordre ne finira jamais.

Vous, ma sœur, qui, pleine de zèle (2),
Parmi nous voulez bien venir,
L'amour en ce lieu vous appelle :
L'amour vous y doit retenir.

En regardant ce beau visage
Qui, comme une fleur, doit passer,
N'en présumez pas davantage ;
Songez seulement d'en user.

On reçoit ici la licence
De donner tout à ses désirs ;

(1) Mademoiselle Loyson l'aînée.
(2) Mademoiselle Loyson la cadette.

Et l'on n'y fait d'autre abstinence
Que de chagrins et de soupirs.

Aimer, boire, point de contraintes ;
Chérir ses frères comme soi ;
Voilà nos maximes succintes
Nos prophètes et notre loi.

---

## JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

(1671-1741)

### EPIGRAMME SUR UN IVROGNE

Certain ivrogne, après maint long repas
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. « Je trouve ici deux cas,
Fièvre adurante, et soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique,
Qu'il faut guérir la soif premièrement. »
Lors le fiévreux lui dit : « Maître Clément,
Ce premier point n'est point le nécessaire.
Guérissez-moi ma fièvre seulement ;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire. »

---

## CHAULIEU

(1639-1720)

### VERS

FAITS A UN SOUPER CHEZ MADAME DE LA SABLIÈRE

Le beau duc de Foix nous réveille.
Chantons Vénus et Cupidon,
Chantons l'Iris et la bouteille
Du disciple d'Anacréon.

Vénus l'accompagne sans cesse,
Les grâces, les ris et les jeux.
Qu'il est doux d'être la maîtresse
De ce jeune voluptueux !

Verse du vin, jette des roses,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
Et laissons-là le soin des choses
Que nous cache un long avenir.

---

## Marquis de LA FARE (1)

(1644-1712)

### ODE

Esprit et corps tout m'afflige :
L'un languit sans mouvement ;
L'autre en vrai pédant s'érige
Et veut penser tristement.

Reviens avec tous tes charmes
Et dissipe mes noirceurs,
Amour, toi qui, jusqu'aux larmes,
Sait tout changer en douceurs.

Je rentre dans ta milice ;
Et comme ton vieux soldat
Je prétends à ton service
Expirer dans le combat.

---

(1) S'il faut en croire Voltaire, le talent poétique de La Fare ne se manifesta qu'à soixante ans. Il adressa à ses amis des épîtres légères, des billets mêlés de prose et de vers, des madrigaux; traduisit des poésies de Catulle, des odes d'Horace, des chants de Virgile, et fit une tragédie lyrique, *Panthée*, que le duc d'Orléans, le futur Régent, mit, dit-on, en musique. Les vers de La Fare sont faciles, aisés, et son style ne manque pas d'élégance. Ses amis en ont réuni un assez grand nombre après sa mort. Il a écrit aussi une *Relation véridique des principaux événements du siècle de Louis XIV*.

On écrira mon histoire
Dans les fastes de Vénus,
Comme on chantera ma gloire
Dans les fastes de Bacchus.

Là, dès que le bon Silène,
Chatouillé par les amours,
Présentera sa bedaine,
Riant et buvant toujours,

En mémoire de la mienne,
Dans le bachique transport,
Chacun, à perte d'haleine,
Voudra boire un rouge bord.

---

## FUSELIER (1)

(1672-1752)

### GRÉGOIRE

Grégoire à jeun, Grégoire à table
Est un homme tout différent ;
A jeun c'est un rêveur taciturne, intraitable,
Dont l'ignorance nous surprend.
Mais faites boire
L'ami Grégoire,
Il raisonne en docteur, c'est un homme divin ;
Des astres il descend au centre de la terre,
Il court l'un et l'autre hémisphère,
Il triomphe de tout dans la chaleur du vin.

---

(1) Auteur dramatique fécond, Louis Fuselier écrivit beaucoup de pièces pour les théâtres des foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, pour le Théâtre-Français, le Théâtre Italien, l'Opéra et l'Opéra-Comique. Il a beaucoup de gaieté et de naturel, et une facilité qui l'entraîna à la négligence. A partir de 1744, il dirigea le *Mercure de France*.

# PANARD

(1674-1765)

## LA BOUTEILLE

Que mon
Flacon
Me semble bon ;
Sans lui
L'ennui
Me nuit,
Me suit ;
Je sens
Mes sens
Mourants
Pesants
Quand je le tiens
Dieu que je suis bien !
Que son aspect est agréable !
Que je fais cas de ses divers présents !
C'est de son sein fécond et de ses heureux flancs
Que coule ce nectar si doux, si délectable,
Qui rend dans les esprits tous les cœurs satisfaits,
Cher objet de mes vœux tu fais toute ma gloire,
Tant que mon cœur vivra de tes charmants bienfaits
Il saura conserver la fidèle mémoire.
Ma muse à te louer se consacre à jamais,
Tantôt dans un caveau, tantôt sous ma treille,
Répétera cent fois cette aimable chanson.
Règne sans fin ma charmante bouteille
Règne sans cesse, mon cher flacon.

## LES CAFÉS

Ce sont des lieux qu'on enrichit
Pour charmer les yeux du vulgaire,
Des débris de maint inventaire :
Salons que le marbre embellit,
Qu'avec des lustres on éclaire,
Et que de glaces on remplit ;
Où l'on fait un fort grand débit
De certaine liqueur amère,
Marchandise peu nécessaire,
Dont le bourgeois sortant du lit
Fait son déjeuner ordinaire,
Et que le peuple littéraire
Le plus souvent prend à crédit ;
Où sans cesse l'on entend faire
Sot discours, ennuyeux récit ;
Où l'on voit bien des gens d'esprit
Qui bien souvent n'en montrent guère ;
Où l'Oisiveté salutaire
Près d'un poêle qui l'assoupit,
Enfume son mauvais habit ;
Où le Caustique attrabilaire
Sans respecter le ministère,
De tout aveuglément médit ;
Où les savants, d'avis contraire,
S'embrouillent dans leur commentaire,
Font un bruit qui nous étourdit ;
Où l'on blâme mainte chimère,
Où l'on contrôle chaque écrit.

## VAUDEVILLE

J'ai toujours, Bacchus,
Célébré ton jus ;
N'en perdons pas la coutume,
Seconde-moi :
Que peut, sans toi,
Ma plume ?

Coule, à longs traits,
Dans mon épais
Volume.
Viens, mon cher patron,
Sois mon Apollon ;
Viens, mon cher ami, que je t'hume.

Grâce à la liqueur
Qui lave mon cœur
Nul souci ne me consume.
De ce vin gris
Que je chéris
L'écume !
Lorsque j'en boi,
Quel feu chez moi
S'allume !
Nectar enchanteur
Tu fais mon bonheur,
Viens, mon cher ami, que je t'hume.

Champagne divin,
Du plus noir chagrin
Tu dissipes l'amertume.
Tu sais mûrir,
Tu sais guérir
Le rhume.
Quel goût flatteur !
Ta douce odeur
Parfume.
Pour tant de bienfaits
Et pour tant d'attraits,
Viens mon cher ami, que je t'hume.

Mars, un beau matin,
Croyant que Vulcain
Travaillait sur son enclume,
Chez la Donna
Vint selon sa
Coutume.
Vulcain les voit ;
Et vite il boit,

Il fume.
Sur ce digne époux
Cocus, réglez-vous.
Il faut humer comme il hume.

Tout passe, amis, tout passe sur la terre :
Ce sont du ciel les ordres absolus.
Tel qui voit du vin dans mon verre,
Dans un moment n'en verra plus.

Par la vapeur du vin nouveau
Lucas s'étant un jour embrouillé le cerveau ;
En rentrant au logis, sa vue était si trouble,
Que sa femme lui parut double.
Grands Dieux ! s'écria-t-il, par quel forfait affreux
Ai-je pu mériter un sort si déplorable ?
Je n'avais qu'une femme et j'étais malheureux.
Lancez sur moi la foudre redoutable,
Plutôt que de m'en donner deux.

Que la treille aux amants offre un riant secours !
J'y veux mener souvent la belle que j'estime.
Son ombre cache nos amours
Et son jus charmant les anime.

Terribles Aquilons, cessez votre ravage ;
Dans ces lieux gardez-vous d'exciter un orage ;
Laissez arriver jusqu'à moi
Cet aimable convoi.
Sur les paisibles flots de ce charmant breuvage
Le plaisir embarqué vient nous faire un doux sort ;
Mon verre est le vaisseau qui l'amène au rivage,
Mon palais est la rade, et mon cœur est le port.

Trop prodigue d'un bien que l'on doit épargner,
Pourquoi, dans la moindre migraine
Veux-tu, mon cher ami, que l'on t'ouvre la veine ?
Sers-toi du bon moyen que je vais t'enseigner.
Si tu veux qu'au plus tôt la santé te revienne,
Ce n'est pas toi, compère Etienne,
C'est ton tonneau qu'il faut saigner.

---

# PIRON

(1689-1773)

## SUR GRÉGOIRE

Les Saumaises, les Casaubons
Ne sont que de petits garçons
Auprès du bonhomme Grégoire :
Lui seul il en sait plus que tous.
Que sait-il ? me demandez-vous.
Il sait boire.

## AIR A BOIRE

Amour, adieu pour la dernière fois !
Que Bacchus avec toi partage la victoire ;
La moitié de ma vie a coulé sous tes lois ;
J'en passerai le reste à boire.

Tu voudrais m'arrêter en vain ;
Nargue d'Iris et de ses charmes !
Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes larmes ;
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.

## NOTRE VÉNÉRABLE ABBÉ

Vive notre vénérable abbé
Qui siège à table mieux qu'au jubé !
Le service était, ma foi, bien tombé :
Sans lui le réfectoire était flambé.
Son devancier parlait latin ;
Celui-ci se connaît en vin ;
C'était un bon vivant,
Nargue du savant !
Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
Du vent
Souvent.

Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant.
L'abbé, le moine, le frère servant
N'observent le silence qu'en buvant.

Jamais de carême, ni d'avent :
L'abbé les a mis hors du couvent.
Dans ce bel institut de son estoc
Chacun de nous vit ferme comme un roc.
Pas un de son froc
Ne ferait le troc,
Pour tout l'or du monde en bloc.
Tic toc, chic choc, cric croc !
Chantons frère Roc
En vidant ce broc.

Vive notre vénérable abbé,
Qui siège à table mieux qu'au jubé !
Le service était ma foi bien tombé :
Sans lui le réfectoire était flambé.

---

## LA CONDAMINE (1)

(1701-1774)

### L'IVROGNE PHILOSOPHE

Dès le matin Grégoire s'enivrait.
— Je bois aussi, lui disait un sien frère ;
Mais tu devrais user de mon secret :
Je bois mon saoul quand j'ai fait mes affaires.

(1) Il fut surtout mathématicien et il a laissé, à ce titre, plusieurs ouvrages ; il s'illustra dans le voyage à l'Equateur pour déterminer la figure de la terre. Il a écrit aussi des pièces de vers publiées dans divers recueils, et un poème : *Le Pain mollet*, paru en 1768.

Le Roi boit, *par* Jordaens.

— Le mien, dit l'autre, est encore plus certain,
Et je ne sais de quoi tu t'inquiètes :
Quand je me suis enivré le matin,
Pour tout le jour mes affaires sont faites.

## LE SOUPER DU PREDICATEUR

Un cordelier avait un jour prêché
Un beau sermon contre l'intempérance
Et déployé toute son éloquence
Pour démontrer que c'est très grand péché.
Un auditeur qui se sentit touché
Court s'accuser d'un peu de gourmandise ;
Dans la cellule il voit la table mise,
Et de champagne un flacon débouché,
Plus deux perdrix, une rouge, une grise :
On peut juger quelle fut sa surprise.
— Par un sermon je vous ai convaincu,
Dit le Pater, mais l'habitude est prise,
Et c'est ainsi que j'ai toujours vécu ;
Dispensez-vous d'un conseil inutile.
Tout ce que j'ai prêché pour un écu
Pas ne voudrais le faire pour cent mille.

---

# COLLÉ

(1709-1783)

## JE VAIS VOUS CROQUER LE TABLEAU

Je vais vous croquer le tableau
D'une guinguette folle ;
C'est là qu'on a du vin nouveau,
Qu'on rit, qu'on batifole ;
C'est là que Michau

Caresse Isabeau,
Sur le cul d'un tonneau.

*Eh! ziste, eh! zeste, eh! point d' chagrin!*
*L'on s'y ri, l'on s'y ri, l'on s'y rigole.*
*Eh! ziste, eh! zeste, eh! point d' chagrin!*
*L'on s'y rigole avec du vin.*

L'on danse au son du tambourin.
L'on fait la cabriole,
L'on s'y bat, l'on y prend au crin
Le brave qu'on enrôle;
Puis l'on en revient
Au vin qui soutient,
A Catin qui vous tient...

*Eh! ziste*, etc.
*L'on s'y rigole avec Catin.*

La nuit, est-on las de Catin,
L'on embrasse Nicole,
Qu'on abandonne le matin
Pour Suzon, qu'on bricole;
Ou pour Jeanneton,
Ou pour Margoton,
Ou pour Manzell' Tonton.

*Eh! ziste*, etc.
*L'on s'y rigole avec du vin.*

Le vin fait revivre l'amour,
Et lui rend la parole;
L'amour altère, et tour à tour
L'on boit et l'on s'accole;
Quand l'amour se tait,
Un vin qui vous plaît
Fait que l'amour renaît.

*Eh! ziste*, etc.
*L'on s'y rigole avec du vin.*

---

# LAUJON (1)

(1727-1811)

## DUO DE TABLE

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

A chanter ce jour invite,
Notre Roi nous met en train ;
Il boit tant, il boit si vite,
Qu'il prévient notre refrain.
Que sert de l'aider à boire ?
Bacchus lui transmit sa gloire,
Il la soutient comme on voit ;
Le Roi boit ! Le Roi boit ! Le Roi boit !

Il ne fait pas ici comme
En Allemagne, où l'on dit
Qu'un coup plein, le vidrecome,
A chaque buveur suffit ;
En plusieurs coups il ménage
Sa soif ; et pour ce partage
Il a l'œil au bout du doigt ;
Le Roi boit ! Le Roi boit ! Le Roi boit !

Il ne boira pas aux mages
Qui, pleins d'un respect divin,
Au rang des plus grands hommages
Ne mirent pas le raisin.
Mais, pour boire au Patriarche
Qui le conserva dans l'arche,
Je vois que sa soif s'accroît ;
Le Roi boit ! Le Roi boit ! Le Roi boit !

---

(1) A peine sorti du collège, il débuta au théâtre, et y eut du succès. Il a laissé des pastorales, des opéras, des comédies, et un assez grand nombre de chansons. Il fit partie du Caveau où il rencontra Panard, Piron, Collé. En 1807, l'Académie Française l'accueillit. Ses œuvres, souvent médiocres, sont parfois fort gracieuses et généralement écrites avec correction.

Quoi qu'il rende tout possible,
Je vois que, de sa maison,
La charge la plus pénible
Est la charge d'Echanson.
Que la soif, qui lui commande,
En amour soit aussi grande !
Comptons les coups qu'il reçoit !
Le Roi boit ! Le Roi boit ! Le Roi boit !

## HYMNE BACHIQUE

Le Plaisir à cette table
Attend de joyeux refrains
Sur la liqueur délectable
Où nous noyons nos chagrins.
Au projet
A l'objet
Chacun ici doit sourire,
Puisqu'ici chacun peut dire
Je suis plein de mon sujet.

Ces chansonniers, dont l'ivresse
Fertilisait le cerveau,
Chassaient jusqu'à la Paresse
Au nom d'Amis du *Caveau*,
Maint couplet
Guilleret
Fait sans fatiguer la veine,
Leur montrant, dans l'Hippocrène,
L'emblème du Cabaret.

Si le coursier de Silène
Quitte les chardons pour lui,
Sous sa pesante bedaine
S'il voyage sans ennui,
C'est qu'il croit,
C'est qu'il voit
Qu'en remuant bien sa croupe,
Du tremblant vieillard la coupe
En répand plus qu'il n'en boit.

Quand Bacchus, las d'Epigone,
Reprend son thyrse à la main,
Et qu'il montre sur sa tonne
Les plaisirs du genre humain,
Sa soif croît,
Quand il voit
Cent Ménades, cent Bacchantes,
Tour à tour impatientes
De fournir aux coups qu'il boit.

Ardent à la picorée
L'oiseau, hâtant son réveil,
Fond sur la grappe dorée
Par les rayons du soleil ;
L'œil mutin,
Le lutin,
Abreuvé sur le treillage,
Va chanter sous le feuillage
Son ivresse et son butin.

Si certain fou, dans l'Attique,
Tout le jour, lanterne en main,
Crut par son humeur caustique,
Eclairer le genre humain ;
Vin nouveau
Bu sans eau
Le soir montrait sa folie,
Car pour mieux sentir la lie
Il couchait dans un tonneau.

Comment crut-on pour Tantale
Créer le plus grand des maux
Dans cette soif, sans égale,
Qu'il conserve au sein des eaux !
Les destins
Que je plains
Ce sont ceux des Danaïdes,
De remplir des tonneaux vides
Sans jamais boire de vins.

Le nectar est l'assemblage
Des vins les plus précieux

Dont l'extrait forme un breuvage ;
(Le seul dont boivent les dieux !)
Jus divin
C'est en vain
Qu'on te cite avec emphase ;
Ici quand le goût se blase
Nous pouvons changer de vin.

Hercule, un jour de miracles,
Dérouta les connaisseurs,
En levant cinquante obstacles
Pour charmer cinquante sœurs ;
L'eût-il pu
S'il n'eût su
Pour opérer ces merveilles
Faire, à cinquante bouteilles,
Tour à tour, lever le cu ?

---

## A. de PIIS

(1755-1831)

### CHANSON DE TABLE

A LA MANIÈRE DU BON TEMPS D'AUTREFOIS

OU

PORTRAIT BURLESQUE D'UN MÉDECIN GOURMAND

Air du *Bastringue*.

Vive, vive monsieur Purgon !
Comme il mange !
C'est étrange !
Vive, vive monsieur Purgon !
C'est Garguantua second !

Au potage d'abord fidèle,
De riz il consomme une écuelle,
Disant qu'un succulent bouillon
A l'appétit sert d'aiguillon.

Vive, vive, etc.

Sautant, pour seconde manœuvre,
Tour à tour sur chaque hors-d'œuvre,
Rien que pour se donner du ton,
Il vide un plein bocal de thon.

Vive, vive, etc.

Ensuite il engloutit, sans honte,
Trente petits pâtés, à-compte
Du pâté chaud, bien gros, bien rond,
Qui tombe aussi dans son giron.

Vive, vive, etc.

Il avale, quoiqu'on le gausse,
Trois livres de bœuf à la sauce.
Avec six tranches de melon
Et six gousses de poivre long.

Vive, vive, etc.

Il se fait un dieu de son ventre
Et son estomac est un antre
Qu'il comble jusqu'à son menton,
De veau, de bœuf et de mouton.

Vive, vive, etc.

A droite il prend de la giblotte,
A gauche de la matelotte,
Et rafle, en expert compagnon,
Rognon, oignon et champignon.

Vive, vive, etc.

Dieu sait comme il pèle une éclanche !
Il râcle un gigot jusqu'au manche ;
Et tel qu'un dogue furibond,
Jusqu'à l'os il ronge un jambon.

Vive, vive, etc.

Puis il faut voir comme il se rue
Sur le saumon, sur la morue,
Sur barbue et sur barbillon,
Et sur turbot en court-bouillon.

Vive, vive, etc.

Aucune arête ne l'arrête ;
Au fond de son gosier qui prête,
Il est prouvé qu'un esturgeon
Glisse et coule comme un goujon.

Vive, vive, etc.

Mais voulez-vous qu'il se régale
D'une manière sans égale ?
*Brunet* vous dit : Faites-lui don,
Pour rôti, d'*un dodu dindon.*

Vive, vive, etc.

N'oublions pas qu'il boit les truffes
Et qu'à la façon des tartuffes,
Il s'en fait, par distraction,
Toute la distribution.

Vive, vive, etc.

Quand on lui sert caille ou mauviette,
Il s'imagine être à la diète,
Et croque par compassion,
L'ortolan à prétention.

Vive, vive, etc.

A l'entremets, vous le dirai-je ?
De tous les plats il fait le siège,
Et plonge, en arlequin bouffon,
Dans le macaroni profond.

Vive, vive, etc.

Observez bien qu'une salade
Sans œufs durs le rendrait malade
Et qu'il y fait, dans la saison,
Verser de la crème à foison.

Vive, vive, etc.

Au dessert, comme il se dépêche,
Poire, abricot, cerise et pêche,
Soit à cru, soit en carafon,
Tout est broyé, tout part, tout fond.
Vive, vive, etc.

Au reste, du vin qu'il peut boire,
Mon calcul est facile à croire :
Il est dans la proportion
De cette déglutition.
Vive, vive, etc.

Son abdomen des plus voraces,
Du café, des liqueurs, des glaces,
Pour dernière vocation
Réunit la libation.
Vive, vive, etc.

Sa rotondité respectable
Brille aussitôt qu'il sort de table :
Il est bourré comme un canon,
Il est enflé comme un ballon.
Vive, vive, etc.

Si pour obtenir de la gloire,
On concourait par la mâchoire,
Purgon serait, de son canton,
Proclamé le plus fort glouton.
Vive, vive, etc.

Docteur, vous que rien n'indispose,
Et qui digérez toute chose,
Pour digérer cette chanson,
Serez-vous assez bon garçon ?
Vive, vive, etc.

L'antiquité, fort peu bégueule,
Admettait les chansons de gueule ;
Du temps du curé de Meudon
On eût dit avec abandon :

Vive, vive monsieur Purgon !
Comme il mange !
C'est étrange !
Vive, vive monsieur Purgon !
C'est Gargantua second !

## LA POMME ET LA POMME DE TERRE

L'autre matin pomme ordinaire
Du haut d'un arbre se vantait ;
Non loin de là, pomme de terre,
Quoiqu'à ses pieds, lui ripostait.
Je vais vous raconter en somme
Leurs débats assez curieux ;
Elles se disputaient la pomme
Quoiqu'étant pommes toutes deux.

LA POMME

Ma famille a plus d'une branche ;
Api, Chateigné, Francatu,
Calvi, Rainette grise ou blanche ;
Toi pour synonyme qu'as-tu ?

LA POMME DE TERRE

Les titres n'ont rien qui me flatte ;
Mais on m'appelle, que je crois,
Morelle ici, plus loin Patate,
Et Truffe dans beaucoup d'endroits.

LA POMME

Tu veux singer la pomme noire,
Visage de Topinambour !

LA POMME DE TERRE

Et toi, tu veux m'en faire croire,
Avec ta face de Rambour.

LA POMME

Ton fruit végète dans la terre.

LA POMME DE TERRE

Le tien, dans tous les cas, pendu,
T'a souvent, je ne puis m'en taire,
Valu le nom de Capendu.

LA POMME

A quoi peut servir ton feuillage ?
A régaler vache et cochon.

LA POMME DE TERRE

Le Normand pour faire un breuvage,
Te vendange à coups de bâton.

LA POMME

Pauvre imbécile !

LA POMME DE TERRE

Pauvre sotte !

LA POMME

Crains un revers.

LA POMME DE TERRE

Crains un échec.
Va te faire mettre en compote !

LA POMME

Va te faire frire en bifteck !
Tous les gens de mauvaise mine,
T'achètent pour fort peu d'argent.

LA POMME DE TERRE

J'ai su, par des temps de famine,
Nourrir le riche et l'indigent ;
Et plus que toi, j'ai droit, je pense,
De parcourir les grands chemins :
Je n'ai pas sur ma conscience
D'avoir fait damner les humains.

## LA PÊCHE

De singer les docteurs en *us*
Que si j'avais la fantaisie,
Je vous dirais que Lucullus
Fit venir la pêche d'Asie ;
Voulant de ce fruit séduisant
Légitimer la race antique,
Je dirais que même à présent
On l'appelle pêche persique.

Mais c'est la pêche de Montreuil
Qui doit servir chez nous d'exemple ;
Sans doute qu'ici de bon œil
Chacun de nous tous la contemple.
Que j'en admire les couleurs !
Que son jus parfumé m'entraîne !
La rose est la reine des fleurs ;
Mais des fruits la pêche est la reine.

La Grosse Mignonne a bon goût,
La Madeleine fait envie ;
Mais les gourmands doivent surtout
Chérir l'Alberge et la Pavie.
Mordez, mordons sans nul délais
Leurs peaux délicates et lisses ;
Qu'il en découle en nos palais
Un torrent sucré de délices !

Imitons le peuple écolier ;
Il admire, il cueille, il dévore
Pêche en plein vent ou d'espalier
Dès que le soleil la colore ;
Il n'en garde pas pour demain,
Il n'en met point dans l'eau-de-vie ;
Car chacune est sur son chemin,
Mangée aussitôt que ravie.

Dans Marseille ou dans Avignon
Pour peu qu'on ait fait résidence,
On est l'apôtre du Brugnon
Qui s'y rencontre en abondance ;

Il est, quand sa maturité
A sa verdeur a mis un terme,
Au dehors rouge et picoté
Au dedans musqué, jaune et ferme.

Chaque espèce au reste a son prix,
Mais la pêche que l'on compare
A certains charmes de Cypris
Est la meilleure et la plus rare :
Son duvet est tel en effet
Nos lèvres en sont caressées,
Et qu'à Tartuffe cela fait
Venir de coupables pensées.

Et si l'on croit chaque Normand,
Pour subjuguer le premier homme,
Il fallait nécessairement
Qu'Eve lui fît don d'une pomme :
Mais moi je soutiendrai qu'Adam
S'il eût eu la bouche plus fraîche,
N'aurait consommé notre dam
Qu'en mangeant une grosse pêche.

---

## ANDRÉ CHÉNIER

(1762-1794)

### BACCHUS

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dyonise, Evan, Iacchus et Lénée ;
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos
Quand tu vins rassurer la fille de Minos.
Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
De pampres, de raisins mollement enchaîné,
Le tigre aux larges flancs de taches sillonné,

Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
Les Ménades couraient en longs cheveux épars
Et chantaient Evoé, Bacchus et Thyonée,
Et Dyonise, Evan, Iacchus et Lénée,
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
Et la voix des rochers répétait leurs chansons,
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
Les hautbois tortueux, et les doubles crotales
Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
Le faune, le satyre et le jeune sylvain,
Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

## LES BACCHANTES

L'une, agitant le thyrse environné de lierre,
Vole, frappe le roc ; soudain le roc frappé
Lance un torrent liquide à grand bruit échappé.
Son pied presse le sol ; et, sous sa plante humide,
Le vin bouillonne, fuit, gronde en fleuve rapide.
Ses doigts vont creuser l'herbe, un lait pur sous ses doigts
Les blanchit, blanchit l'herbe et la tige des bois.
L'autre fait, de son thyrse, entre ses mains vermeilles,
Couler, à flots dorés, le nectar des abeilles.

(Trad. d'Euripide, *Bacch.*)

---

## LÉGER
(1766-1823)

### ÉLOGE DU CAFÉ

J'ai quelquefois chanté du vin
La liqueur fraîche et pétillante ;
C'est aujourd'hui, café divin,
Ton parfum charmant que je chante.
Si le raisin fut inventé
Par le plaisir et par l'ivresse,
Tu dois avoir été planté
Par le bonheur et la tendresse.

De ce doux nectar échauffé
L'auteur de Mérope et d'Aizire,
Disait, en voyant son café :
« Voilà la muse qui m'inspire. »
Pour faire encor couler nos pleurs,
Que n'as-tu, séduisant Voltaire,
A tes tragiques successeurs,
Légué pour dot ta cafetière ?

Du vin l'agréable poison,
Presque toujours mène au délire ;
Sans jamais troubler ma raison
Le café m'échauffe et m'inspire.
Pour éloigner le noir chagrin
Je le savoure avec délices ;
J'y trouve la vertu du vin,
Et n'y trouve aucun de ses vices.

Répondez-moi, jeunes amants,
Quand vous courtisez une belle,
Est-ce Bacchus, en ces moments,
Que vous invoquez auprès d'elle ?
Pour moi, lorsque j'attaque un cœur,
Jamais à boire je ne songe ;
Le vin abrège le bonheur,
Et le café nous le prolonge.

---

L'Heure du Midi, *par* Mondon.

# BERCHOUX (1)

(1765-1839)

## LE DESSERT

...Un service élégant, d'une ordonnance exacte,
Doit de votre repas marquer le dernier acte.
Au secours du dessert, appelez tous les arts,
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards.
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galans édifices;
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits;
Les amours de Sapho, d'Abeilard, de Tibule,
Les noces de Gamache, et les travaux d'Hercule;
Et mille objets divers, que savent imiter
D'habiles confiseurs que je pourrais citer.
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées;
Ou du moins accordez, pour jouir plus longtemps,
Quelques jours d'existence à ces doux monuments:
Assez d'autres objets, dignes de votre hommage,
Avec moins d'appareil vous plaisant davantage.
Ah! plutôt attaquez et savourez ces fruits
Qu'un art officieux en compote a réduits.
A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore;
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore;
Que la rose, l'œillet, le lys et le jasmin,
Fassent de vos desserts un aimable jardin;
Et que l'observateur de la belle nature
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.

---

(1) D'abord soldat, J. Berchoux quitta l'armée après avoir fait plusieurs campagnes, et se consacra aux lettres. Il a composé plusieurs longs poèmes : *La Danse* ou *les Dieux à l'Opéra* (en six chants); *Voltaire* ou *le Triomphe de la philosophie moderne* (en huit chants). *L'Art politique* (en quatre chants), et, le plus célèbre de tous, celui qui a fait vivre jusqu'à nous le nom de son auteur : *La Gastronomie* (en quatre chants également).

Vous avez satisfait à vos nombreux désirs ;
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde ;
Verse-moi ton nectar, dont les Dieux sont jaloux.
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.
De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse !
Quel luxe séducteur ! Quelle aimable richesse !
Vos convives déjà, dans un juste embarras,
Vous adressent leurs vœux et vous tendent les bras.
Venez à leur secours ; offrez-leur à la ronde
La liqueur qui nous vient des bords de la Gironde,
Le vin de Malvoisie et celui de Palma,
Le champagne mousseux, le Christi-Lacryma,
Le Chypre, l'Albano, le Clairet, le Constance...
Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance.
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris
Du vin de Rivesalte ou de Cante-Perdrix ;
Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques
Qui souillent vos boissons de mélanges chimiques.
Donnez-vous, en buvant, des airs de connaisseurs ;
Dites que ce Bordeaux aurait plus de saveur,
S'il avait visité quelques plages lointaines,
Et que ce Malaga qui coule dans nos veines,
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu ;
Qu'il serait sans égal, s'il avait moins vécu.
Buvez, il en est temps, mais à dose légère,
Et ne remplissez pas constamment votre verre.
Mettez un intervalle égal et mesuré
Entre tous vos plaisirs ; arrivez par degré
A l'état d'abandon, de joie et de délire,
A l'oubli de tous maux que le vin doit produire...
Avez-vous quelquefois rencontré, vers le soir,
Un brave campagnard regagnant son manoir,
Après avoir à table employé sa journée ?
Sa tête est vacillante et sa jambe avinée.
Il trébuche parfois, mais toujours sans danger ;
Car un Dieu l'accompagne et le doit protéger.
Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre,
Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre.

La joie est dans ses yeux ; son cœur est délivré
Des ennuis dont la veille il était ulcéré.
Après mille détours il retrouve son chaume,
Il se croit devenu souverain d'un royaume,
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfants, des trésors, des provinces :
Sa femme est une reine et ses fils sont des princes.
Il triomphe au milieu de cet enchantement.
Demande encore à boire et s'endort en chantant.
Triomphez comme lui. Gallien, Avicenne
Nous conseillent l'ivresse une fois par semaine :
Le remède est fort bon ; il y faut recourir.
D'un dessert prolongé savourez le plaisir.
Qu'à toute sa gaieté votre esprit s'abandonne ;
Sachez rire de tout sans offenser personne.
N'allez pas discourir, par l'exemple emporté,
Sur les grands intérêts de la Société ;
Faire, au moment de boire, un cours de politique.
Lier les *droits du peuple* à la métaphysique,
Des rois de l'univers scruter les cabinets,
Qui ne vous ont jamais confié leurs secrets.
Abstenez-vous surtout de remettre en mémoire
Les crimes désastreux qui souillent notre histoire :
Déplorable sujet, d'un fatal entretien,
Qui rappelle le mal sans ramener le bien.
C'est assez que Clio noircisse ses chroniques
Du récit douloureux des misères publiques ;
De l'éclat du pouvoir ne soyez pas tenté :
L'ambition détruit l'appétit, la santé...
Que si contre nos vœux, par un nouvel outrage,
Un tyran ramenait la terreur, l'esclavage,
Appelez à demain, des malheurs d'aujourd'hui :
Buvez, et vous serez moins esclaves que lui.
De porter des *toasts* suivez l'usage antique ;
Mais vous ne direz pas, d'un ton démagogique :
« Puissent tous les mortels, mûrs pour la liberté,
« Vivre dans les liens de la fraternité !
« Puissent dans tous les lieux que le soleil éclaire,
« Les principes bientôt répandre leur lumière !... »

On a vu trop souvent profaner les banquets
Par ce triste langage et ces vœux indiscrets.
Ecoutez le *toast* que j'ose vous prescrire :
En buvant à la ronde il est plus doux de dire :
« Puissions-nous dans cent ans, aussi vieux que Nestor,
« A ce même couvert, nous réunir encor !
« Que le ciel garantisse et préserve d'orage
« Les ceps de la Champagne et ceux de l'Hermitage ;
« Garde le clos Vougeaux, celui de Chambertin,
« Des ardeurs de l'eté, des fraîcheurs du matin !...
« Puissions-nous affranchis des fureurs politiques,
« N'être plus séparés de nos dieux domestiques !... »
Que si vous conservez quelques désirs vengeurs
Centre vos ennemis et vos persécuteurs,
Ne faites pas comme eux, vous seriez sans excuse.
Souhaitez seulement que le ciel leur refuse
Un heureux appétit ; qu'un funeste dégoût
Les accable sans cesse, et les suive partout ;
Qu'ils ne soient abreuvés que de vin de Suresne,
Ou de ceux que produit leur aride domaine ;
Que seuls, à leur couvert dégoûtant et hideux,
Jamais un bon ami ne s'y mette avec eux ;
Ou que, toujours trompés dans leurs tristes orgies,
Leur table soit livrée au souffle des harpies...
Vous pouvez cependant, libres de leurs fureurs,
Parler de notre siècle et rire de ses mœurs.
« Que vous semble, messieurs, du siècle des lumières ?
« — Je pense en vérité, que nous n'y voyons guères.
« Je préfère le temps où l'on ne voyait rien...
« — Convenez cependant, que nous dansons fort bien,
« Et que nos jeunes gens ne touchent pas la terre :
« Nous avons cultivé d'une étrange manière
« La science publique et la danse à la fois ;
« Jamais on n'a tant fait d'entrechats et de lois...
« Ah ! puissions-nous toujours éviter la famine !
« Que m'importe le reste, il suffit que je dîne... »
Le dieu que vous servez est l'ami des chansons :
Mêlez donc la musique à vos libations...
Qu'entends-je ? quels accents dans les airs retentissent ?
Votre voûte s'ébranle et vos vitres frémissent...

Quels étranges discours ! Quel langage confus !
Vous parlez, mais déjà je ne vous comprends plus.
Moi-même, en vous parlant d'ivresse et de délire,
Je cherche et je ne sais ce que je veux vous dire.
C'est assez, la raison m'ordonne de finir...
Pour la reperdre encore il faut y revenir.
Trop heureux qui pourrait déraisonner sans cesse.
Nous sommes condamnés souvent à la sagesse.
Le café vous présente une aimable liqueur
Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur :
Vous obtiendrez par elle, en désertant la table,
Un esprit plus ouvert, un sang-froid plus aimable ;
Bientôt, mieux disposé par ses puissants effets,
Vous pourrez vous asseoir a de nouveaux banquets ;
Elle est du dieu des vers honorée et chérie,
On dit que du poète elle sert le génie,
Que plus d'un froid rimeur, quelquefois réchauffé,
A dû ses meilleurs vers au parfum du café.
Pardonnez si ma muse a mal servi mon zèle.
Adieu Comus, adieu, noble fils de Semèle !
Eloigné du Parnasse, inconnu des neufs sœurs,
J'ai chanté faiblement vos divines faveurs.
Que ne puis-je *fermer la bouche* à mes critiques !
Ils n'approuveront pas mes conseils didactiques...
Messieurs, je vous entends, je sais vous deviner :
Un poème, jamais, ne valut un dîner.

(*La Gastronomie.*)

## MA PROFESSION DE FOI EN CUISINE

*Epître à ma Cousine*

Enfin, mon aimable cousine,
J'ai rencontré cette Isabeau,
Cette virtuose en cuisine.
Son talent sans doute est fort beau,
Pour dédommager de sa mine,
Que je n'ai pas vue aussi fine
Que dans votre indulgent tableau.
On m'assure que l'Isabelle

Entend fort bien le fricandeau,
Et le civet et la rouelle ;
Qu'elle sait faire à l'aloyau
Une sauce toute nouvelle.
On dit surtout que son talent
Eclate principalement
Dans les poulets en fricassée.
Ce point arrête ma pensée.
Hélas ! facile à prévenir,
Sans en demander davantage
A mon sort, je viens de l'unir
Pour trente-six écus de gage.
Aussi vais-je couler mon temps
A l'abri de ma cuisinière.
La blanquette et la buvandière
Me distrairont quelques instants.
Je sais qu'un préjugé barbare
A toujours flétri ces deux plats ;
Mon choix, aux hommes délicats,
Paraîtra bourgeois et bizarre ;
Mais moi qui n'en rougirai pas,
Dans mon très modeste ménage,
Libre, paisible et bien soigné,
Je vais vivre et manger en sage,
De trois plats, et pas davantage,
Mais où rien ne soit épargné.
Fi de cette chère importune,
Qui semble nourrir par les yeux !
Faisons comme nos bons aïeux,
Qui du pot et de sa fortune,
Vivaient bien, et s'en portaient mieux.
Chassons à jamais de nos tables
Ces plats savamment détestables,
Enfants du luxe et de l'orgueil,
Qui, fort agréables à l'œil,
A l'estomac insupportables,
Nous acheminent au cercueil
Par des coliques honorables.
J'aime mieux un tendre gigot,
Qui, sans pompe et sans étalage,

Se montre avec son entourage
De laitue ou de haricot :
Gigot, recevez mon hommage ;
Souvent, j'ai dédaigné pour vous,
Chez la baronne ou la marquise,
La poularde la plus exquise,
Et même la perdrix aux choux.
J'ai vu dévorer sans envie
Et le pâté de Périgueux,
Et des coulis ingénieux,
Et la tête la mieux farcie.
Heureux, et mille fois heureux,
Quand un cuisinier trop barbare,
Par un artifice bizarre,
Ne vous cachait point à mes yeux.
Je le déclare sans mystère,
Je ne sais rien dire à demi ;
Oui, jusqu'au bout de ma carrière,
Gigot, vous serez mon ami.
Mais soyons justes : Dieu me garde
De vouloir jamais outrager
Des choses bonnes à manger !
Je rends justice à la poularde,
Et je respecte un bon canard.
Un levreau bien piqué de lard
Est une chose aussi fort bonne !
Car il ne faut fâcher personne.
Et jamais le fiel n'assaisonne
Mes écrits simples et sans fard.
En tout j'estime la nature.
Je blâme sans rémissions
Ces dangereuses mixtions,
Ces sauces à prétentions
Et ces viandes qu'on défigure
Par de folles inventions.
Je prévois bien que mes maximes
Seront de véritables crimes
Aux yeux des savants marmitons,
Ils vont crier au sacrilège...
Le *Cuisinier français*, ô ciel !

N'est-il pas un livre immortel ?
*Le roi séant en son conseil,*
A pourtant mis son privilège
A ce livre si criminel...
— Je le sais, mais j'ai le courage,
Dût tout Paris crier : *Haro,*
De n'en pas moins blâmer l'ouvrage :
*Vitam impendere vero.*
Je vous ai fait, belle cousine,
Dans cet écrit audacieux
L'aveu peut-être dangereux
De mes sentiments en cuisine ;
Je me suis mis à découvert
Aux regards seuls de mon amie ;
Mais vous pouvez à l'univers
Dire le secret de ma vie.
Je saurai braver les caquets
De ces empoisonneurs à gage,
Dont j'ai dévoilé les forfaits.
Non, je ne changerai jamais
De goût, non plus que de langage.
Je n'ajouterai plus un mot :
Jusques à mon heure dernière,
J'estimerai la *buyandière,*
Et je défendrai le gigot.

***

Et vous aussi, belle parente,
Sur une amitié bien constante,
Comptez au moins jusqu'au trépas.
A vos pieds je fais la promesse
De ne prodiguer ma tendresse
Qu'à vous seule... entre mes repas.

# DÉSAUGIERS

(1772-1827)

## LA TREILLE DE SINCÉRITÉ

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Cette treille miraculeuse,
Dont la vertu tient du roman,
Passa longtemps pour fabuleuse
Chez le Gascon et le Normand ;
Mais des garants très authentiques
Ont lu, dans un savant bouquin,
Que son raisin, des plus antiques,
Existait sous le roi Pépin...

Un docteur qui faisait parade
De son infaillibilité,
Allant visiter un malade,
Vit le raisin, et fut tenté.
Puis de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans pouls ni voix :
« C'est, dit-il, (le diable m'emporte !)
Le trentième depuis un mois. »

Un auteur, sous un frais ombrage,
Lisant un poème fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage
S'humectait d'un raisin nouveau.
« Çà, lui dit-on, un tel poème
Vous a coûté six mois et plus ?...
— Non, reprit-il à l'instant même...
Il m'a coûté cinquante écus. »

Sous la treille un petit Pompée
Criait au badauds étonnés :
« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,
Quels coups de sabre j'ai donnés !
Quels coups de fusil ! Quels coups... » Leste,
Il mord la grappe là-dessus,
Et poursuit d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus ! »

Au moment de donner la vie
A l'héritier de son époux,
Une jeune femme eut envie
De ce raisin si beau, si doux !...
Et le pauvre homme ayant pour elle
Cueilli le fruit qu'elle happa :
« Que mon cousin, lui dit la belle,
Sera content d'être papa ! »

Un curé que le saint bréviaire
Amusait moins que le bon vin,
S'avisa de monter en chaire
Plein du jus du fatal raisin.
« Frères, dit-il à l'auditoire,
Malgré tout ce que je vous dis,
Je sais aimer, chanter et boire,
Et je fais gras les vendredis... »

Mais hélas ! par ordre du prince,
Ce raisin justement vanté,
Un jour, du fond de sa province,
Près du trône fut transplanté.
Pauvre treille, autrefois si belle,
Que venais-tu faire à la cour ?
L'air en fut si malsain pour elle
Qu'elle y mourut le premier jour.
Nous n'avons plus, etc.

---

# ARMAND COUFFÉ

(1775-1845)

## BIBI OU MA CARRIÈRE BACHIQUE

CHANSONNETTE ÉPICURIENNE

Air : *Gaîment je m'accommode de tout.*
(*Le Bouffe et le Tailleur.*)

Quoiqu'un docteur censure
*Vinum,*
Il est, je vous assure,
*Bonum;*
Et comme chacun pense
*Sibi,*
Dès ma plus tendre enfance
*Bibi.*

Je vis sur mon passage
*Aquam;*
Mais pour en faire usage
*Nunquam;*
Je vis du vin à boire
*Tibi,*
*Tibi,* mon cher Grégoire,
*Bibi.*

Je fus près des bourriches
*Lætus,*
Et près de certains riches
*Mutus;*
Mais toujours sous les treilles
*Ubi*
Je trouvai des bouteilles
*Bibi.*

Paris fut mon asile...
*Erit;*

Et si quelque imbécile
*Qœrit :*
« Dis-moi pour être utile
« *Urbi,*
« Que fis-tu dans la ville ?... »
*Bibi.*

Si j'ai craint les batailles
*Multum,*
J'ai fait voir aux futailles
*Vultum ;*
Moins fatal qu'Alexandre
*Orbi,*
Sans rien réduire en cendre,
*Bibi.*

Jadis, fêtant sans cesse
*Bacchum,*
J'enivrais ma maîtresse
*Mecum ;*
Resté seul, j'eus des craintes
*Morbi ;*
Pour braver ses atteintes,
*Bibi.*

Je fis parfois à table
*Carmen*
Non pour rendre durable
*Nomen,*
J'ignorai l'art sublime
*Phœbi ;*
Pour rencontrer la rime,
*Bibi.*

Par Bacchus je respire,
*Bibo,*
Et lorsqu'au sombre empire
*Ibo,*
Narguant la soif fatale
*Ibi*
Je veux dire à Tantale :
*Bibi.*

### LE TÊTE-A-TÊTE

N'avez-vous pas connu Beauveau ?
C'était un gourmand respectable.
Un jour il était seul à table
Devant une tête de veau :
On annonce Madame Hortense.
« Ah ! parbleu, je suis occupé
Dit Beauveau d'un air d'importance ;
Revenez quand j'aurai soupé.
— Je vois pourquoi monsieur tempête,
Reprit la belle sans bouger :
Il est fâcheux de déranger
Un aussi joli tête-à-tête. »

---

## BÉRANGER

(1780-1857)

### VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE

Air : *Contredanse de la Rosière*, ou *L'Ombre s'évapore*

Ah ! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive !
Voyageons gaîment.
Ivre de champagne,
Je bats la campagne,
Et vois de Cocagne,
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie ;
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.

Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi ;
J'y vois de gros gardes
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu ! que j'aime
Ce doux système !
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures,
En confitures
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le beaune et l'aï.

Des gens enfournent,
D'autres defournent,
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton ;
Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre

Des grands dont le ventre
Se porte un défi ;
Je trouve en ce monde
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre :
Propos de cuistre,
Airs de ministre,
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise ;
Que l'on se grise ;
Trinquons, mes amis !

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point ;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah ! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !
La face rougie,
La panse élargie,
Là chacun est roi ;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes !
Que d'amourettes !
Jamais de dettes !
Point de nœuds constants.
Entre l'ivresse
Et la paresse
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais, qui vient détruire
Ce rêve enchanteur ?
Amis, j'en ai honte,
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

## LE TOURNEBROCHE

Air : *Le bruit des roulettes gâte tout.*

Du dîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits ;
Plus qu'elle aussi le tournebroche
A nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois !
A son doux tic tac, un jour, les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé ;
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé ;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tournebroche annoncé.
A son doux tic tac, un jour, les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac, un jour, les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours ;
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instants trop courts.
A son doux tic tac, un jour, les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or ;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort.
Vivent ceux que sa main remonte !
Mais gloire à celui du trésor !
A son doux tic tac, un jour, les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

## TRINQUONS

Air : *La Catacoua.*

Trinquer est un plaisir fort sage
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui s'en peut moquer ;
Et pour choquer,
Nous provoquer,

Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer ;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,
A provoquer,
Le verre en main, chacun à l'attaquer :
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaîment ;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
L'amitié qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer.

## LA GRANDE ORGIE

1814

Air : *Vive le vin de Ramponneau.*

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Non, plus d'accès
Aux procès ;
Vidons, joyeux Français,
Nos caves renommées.
Qu'un censeur vain
Croie en vain
Fuir le pouvoir du vin
Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Graves auteurs,
Froids rhéteurs,
Tristes prédicateurs,
Endormeurs d'auditoires ;
Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritoires.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.

Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons
Les tendrons,
De Cythère enivrons
Les colombes légères.
Oiseaux chéris
De Cypris,
Venez, malgré nos cris,
Boire au fonds de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

L'or a cent fois
Trop de poids
Un essaim de grivois,
Buvant à leurs mignonnes,
Trouve au total
Ce cristal

Préférable au métal
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfants charmants
Des mamans
Qui des grands sentiments
Banniront la folie,
Nos fils bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur
Suborneur !
Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond ;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu !
Qu'en ce lieu
Succombant sous le dieu
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis
Dans l'ivresse endormis
Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve sur Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

---

## ALFRED de MUSSET

(1810-1857)

### A ULRIC GUTTINGUER (1)

Oui, cher Ulric, nous le voyions
Ce ciel dont l'aspect vous amuse,
Et même nous le respirions
Si ce mot plaît à votre muse.

Nous le voyions assurément :
Entre nous, j'en conviendrai même,
Nous avions le bonheur suprême
De le voir double en ce moment.

(1) Ces vers adressés par Musset en réponse à une semonce de son ami Ulric Guttinguer ne figurent pas dans les œuvres du poète. M. Léon Séché les a publiés dans son *Alfred de Musset*, tome I, p. 140.

Pour un chrétien, quel agrément !
Jugez combien l'ivresse est sainte,
Puisque avec deux verres d'absinthe
On peut doubler le firmament.

Ne riez pas, l'absinthe est bonne,
L'Ecriture en parle beaucoup,
Et quelque part, Dieu me pardonne !
Notre-Seigneur en but un coup.

C'était, je crois, sur la montagne
Qu'on appelle Gethsémani ;
Nous la vénérons fort ici
Mais nous préférons le champagne.

Puisque vous venez nous vanter
Ce pendu qu'on adore à Rome,
Commencez donc par l'imiter :
Souvenez-vous qu'il s'est fait homme.

— Oui, cher Ulric, et nous courons
Au soleil, sur l'herbe fleurie,
Par les côteaux et les vallons,
Et nous menons gaîment la vie,

Et nous rions, et nous trinquons
Au fond des bois sur la bruyère ;
Souvent même, ingrat, nous choquons
A votre santé notre verre.

Près de nous, quand il vous plaîra,
Vous vous étendrez sur la mousse.
Nous croyons que la vie est douce
Et que Dieu nous excusera.

C'est un grand tort que la jeunesse,
Nous le savons. — Que voulez-vous ?
Puisque chaque âge a sa faiblesse,
Dites quelques *Ave* pour nous.

---

# GABRIEL VICAIRE

(1848-1900)

## VICTIME DU RÉVEILLON

Hélas ! le bon gros cochon
Qui, dans la paix de son âme.
Agitait comme une flamme
Sa queue en tire-bouchon ;

Lui qui, sans la moindre pose,
De l'air le plus avenant,
Exhibait à tout venant
Son cher petit groin rose.

On l'a tué sans pitié ;
Il n'ira plus, par le monde,
Distribuer à la ronde,
Ses grognements d'amitié.

Par les pieds, à quelque poutre,
Le voici, pauvre vérat,
Pendu comme un scélérat,
Déjà vidé d'outre en outre.

Dans la seille de bois blanc,
Fument ses tripes énormes.
Devant ces restes informes,
Les canards vont défilant.

Triste spectacle, à vrai dire !
Mais au premier carillon
De Noël, quand Reveillon
Lèvera sa poêle à frire ;

A l'heure où l'on danse en rond,
Quelle odeur de goinfrerie
Emplira la métairie
Où les gars s'attableront !

Et, braves gens, que de joie,
Lorsqu'en forme de boudin,
Ressuscitera soudain,
Le bon habillé de soie !

## AU CABARET

Quand, au cabaret, assis sous la treille,
J'ai mon verre plein à côté de moi,
Sans mentir je suis plus heureux qu'un roi ;
Si le vin m'endort, l'amour me reveille.

Holà ! Jean Lemoine, il sonne midi
A mon estomac ; lève-toi mon brave.
Vas-t'en voir s'il reste au fond de ta cave
De ce rejinglard de l'autre jeudi.

Jean Lemoine est lent comme une écrevisse.
Mais, Dieu ! Que sa fille a bonne façon,
Lorsqu'elle vous dit : « Mon gentil garçon,
Que faut-il céans pour votre service ? »

Son rire d'enfant, sa douce beauté,
N'ont pas leurs pareils dans notre commune.
Elle efface tout comme un clair de lune
Pâlit en regard du soleil d'été.

Sa vertu d'ailleurs n'est pas trop farouche.
Un baiser, Dieu sait, est bientôt donné,
Et quand le vieux Jean a le dos tourné,
On peut l'embrasser en plein sur la bouche.

Rien ne vaut cela dans tout l'univers.
Oh ! le joli vin qui sent la framboise.
Et le fin morceau que cette matoise
Qui m'a déjà mis la tête à l'envers.

Que faut-il pour être heureux en ce monde ?
Avoir à sa droite un pot de vin vieux,
En poche un écu, du soleil aux yeux,
Et sur les genoux sa petite blonde.

---

# EMILE VERHAEREN

## TRUANDAILLES

Dites ! jadis, ripaillait-on
Dans les bouges et dans les fermes !
Les gars avaient les reins plus fermes
Et les garces plus beaux tétons.

Alors, en de longues tablées
Autour de mets grossiers, mais bons,
Autour des lards et des jambons,
Et des mangeailles rassemblées,

De grands buveurs, compacts et forts,
Riaient, chantaient, gueulaient à boire,
Bâfraient à casser leur mâchoire,
Hurlaient à réveiller les morts.

Chacun avait, à droite, à gauche,
Chair de femelle à savourer,
Chair grasse, prête à se cabrer
En des ruades de débauche.

Chacun avait là deux brasiers,
Deux yeux allumés, deux prunelles,
Bûchers de voluptés charnelles,
Où rôtir des amours entiers.

Deux seins tout frais, tout ronds, tout rouges,
Frais et clairs, à mordre dedans,
A les marquer d'un coup de dents ;
Deux seins appétissants de gouges,

Bombant le haut des tabliers,
Et ressemblant aux pommes mûres,
Qu'on voit grossir dans les ramures
Gigantesques des espaliers.

Toutes ces garces en folie
Sablaient aussi des brocs d'étain,
Et comme leurs gars, ventres pleins,
Menton poissé, jupe salie,

Râlaient en proie au rut fiévreux
Dans un emmêlement farouche,
Criaient, juraient à pleine bouche,
Et pour leurs pâles amoureux

Se battaient, tombaient pêle-mêle,
Parmi les tables, dans les coins,
Ruaient des pieds, tapaient des poings,
Roulaient dans une ivresse telle,

Qu'on eût dit entendre le bruit
D'une lutte à mort dans les bermes,
Et que les chiens veilleurs de fermes,
Hurlaient d'effroi toute la nuit.

## LES VIEUX MAITRES

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,
Des boudins bruns, des chandelles et des vessies,
Des grappes de poulets, des grappes de dindons,
D'énormes chapelets de volailles farcies,
Tachant de rose et blanc les coins du plafond noir,
En cercle, autour des mets entassés sur la table
Qui saignent, la fourchette au flanc, dans un tranchoir,
Tous ceux qu'auprès des brocs la goinfrerie attable.
Craesbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne, au centre,
Sont réunis, menton gluant, gilet ouvert,
Des rires plein la bouche et du lard plein le ventre.

Leurs commères, corps lourds où se bombent les chairs,
Dans la nette blancheur des linges du corsage,
Leur versent, à longs jets, de superbes vins clairs,
Qu'un rai d'or du soleil égratigne au passage,
Avant d'incendier les panses des chaudrons.
Elles, ces folles, sont reines dans les godailles,
Que leurs amants, goulus d'amour et de jurons,
Mènent comme au beau temps des vieilles truandailles,
Tempes en eau, regards en feu, langues dehors,
Avec de grands hoquets scandant les chansons grasses,

Des poings brandis au clair, des luttes corps à corps
Et des coups assénés à broyer leurs carcasses,
Tandis qu'elles, le sang toujours à fleur de peau,
La bouche ouverte aux chants, le gosier aux rasades,
Après des sauts de danse à fendre le carreau,
Des chocs de corps, des heurts de chair et des bourrades,
Des léchements subits dans un étreignement,
Toutes moites d'ardeurs, tombent dépoitraillées.
Une odeur de mangeaille au lard, violemment,
Sort des mets découverts ; de larges écuellées
De jus fumants et gras où trempent des rôtis,
Passant et repassant sous le nez des convives,
Excitent d'heure en heure, à neuf, leurs appétits.
Dans la cuisine, on fait en hâte les lessives
De plats vidés et noirs qu'on rapporte chargés ;
Des saucières d'étain collent au pied des nappes,
Les dressoirs sont remplis et les celliers gorgés ;
Tout autour de l'estrade où rougeoient ces agapes,
Pendent à des crochets paniers, passoires, grils,
Casseroles, bougeoirs, briquets, cruches, gamelles ;
Dans un coin deux magots exhibent leurs nombrils,
Et trônent, verre en main, sur deux tonnes jumelles ;
Et partout, à chaque angle en relief, ici, là,
Au pommeau d'une porte, aux charnières d'armoire,
Au pilon des mortiers, aux hanaps de gala,
Sur le mur, à travers les trous de l'écumoire,
Partout, à droite, à gauche, au hasard des reflets,
Scintillent des clartés, des gouttes de lumière,
Dont l'énorme foyer, — où des coqs, des poulets,
Rôtissent tout entiers sur l'ardente litière —
Asperge, avec le feu qui chauffe le festin ;
Le décor monstrueux de ces grasses kermesses.

Nuits, jours, de l'aube au soir et du soir au matin,
Eux, les maîtres, ils les donnent aux ivrognesses.
La farce épaisse et large en rires, c'est la leur :
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,
Regards flambants, corsage ouvert, la gorge en fleur,
La gaîté secouant les plis de sa bedaine.
Ce sont des bruits d'orgie et de rut qu'on entend

Grouiller, monter, siffler, de sourdine en crécelle,
Un vacarme de pots heurtés et se fendant,
Un entrechoquement de fers et de vaisselle ;
Les uns, Brauwer et Steen, se coiffent de paniers,
Brakemburg cymbalise avec deux grands couvercles,
D'autres râclent les grils avec les tisonniers,
Affolés et hurlant, tout soûls, dansant en cercles,
Autour des ivres-morts qui roulent, pieds en l'air.
Les plus vieux sont encor les plus goulus à boire,
Les plus lents à tomber, les plus goinfres de chair ;
Ils grattent la marmite et sucent la bouilloire,
Jamais repus, jamais gavés, toujours vidant ;
Leur nez luit de lécher le fond des casseroles ;
D'autres encor font rendre un refrain discordant
Au crincrin où l'archet s'épuise en cabrioles.
On vomit dans les coins ; des enfants gros et sains
Demandent à téter avant qu'on les endorme,
Et leur mère, debout, suant entre les seins,
Bourrent leur bouche en rond de leur téton énorme.
Tout gloutonne à crever, hommes, femmes, petits ;
Un chien s'empiffre à droite, un chat mastique à gauche ;
C'est un déchaînement d'instincts et d'appétits,
De fureurs d'estomac, de ventre et de débauche :
Explosion de vie où ces maîtres gourmands,
Trop vrais pour s'affadir dans les afféteries,
Campaient, gaillardement, leurs chevalets flamands,
Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux soûleries.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

Préface ..... I

## CHOIX DE POESIES

VILLON
Ballade et oraison..... 1
La Repue franche..... 2
La manière d'avoir des trippes ..... 2

OLIVIER BASSELIN
Insipidité de l'eau..... 4
La Sécheresse ..... 4
J'aime la campagne..... 5

JEAN LE HOUX
Déclaration de guerre à la soif ..... 8

MELLIN DE SAINT-GELAIS
Folie aux hôteliers ..... 9

CLÉMENT MAROT
Remède contre la peste. 10
Epigramme ..... 10
Dixain ..... 11
La litanie des bons compagnons ..... 11
*Les Regrets et complaintes des gosiers altérés.* 12

ANONYME (XVI^e siècle)
Les contenances de table. 13

RONSARD
Odelette ..... 16
La fleur de vigne..... 17
Ode sur le retour de Maclou ..... 18
Chant de folie à Bacchus ..... 19
Odelette ..... 20
Pour boire dessus l'herbe tendre ..... 20
Odelette ou folie..... 21
Sonnet ..... 22

JOACHIM DE BELLAY
D'un vigneron à Bacchus ..... 22

COLIN-BUCHER
D'un ivrogne ..... 24

MATHURIN RÉGNIER
Un repas ridicule..... 25

JEAN AUVRAY
La Chute ..... 27

SAINT-AMAND
La Débauche ..... 27
La Naissance de Pantagruel ..... 29
La Crevaille ..... 30
Les Cabarets ..... 32
Imprécation ..... 34
Le Melon ..... 35
Les Goinfres ..... 40
Le Fromage ..... 40
La chambre du débauché ..... 42

PHILIPOT DIT LE SAVOYARD
Air bachique ..... 45

GUILLAUME COLLETET
Sonnet ..... 46
La Pomme de Pin..... 46
Sarabande ..... 48

DASSOUCY
L'épaule de mouton et le gigot ..... 49

PIERRE PERRIN
Chanson à boire..... 50

PIERRE CORNEILLE
Mascarade des enfants gâtés ..... 51
*Les Cris de Paris*..... 52

LE SIEUR DE DALIBRAY
Sonnets ..... 56
Santé ..... 58
L'auberge ..... 59

BARON DE BLOT
Contre Voiture ..... 61

BUSSIÈRES
Le miel ..... 62

SCARRON
Chanson à manger..... 62

LA FONTAINE
Le glouton ..... 63
L'ivrogne et sa femme. 64

« MERCURE DE FRANCE »
Le gigot ..... 65

DU VIEUGET
Ode de la goinfrerie..... 65
*Le Nouveau entretien des bonnes compagnies* ... 68

BOILEAU
Sur un repas ridicule... 70
Chanson à boire..... 78

ANTOINE GAIGNEU
Stances ..... 79

ANONYME (XVII^e siècle)
Les merveilles du salmigondis de l'aloyau.... 81
Les confitures renversées. 85

« PARNASSE DES MUSES »
Air à boire ..... 88

MARQUIS DE VAUVERT
L'huître ..... 90
L'orange ..... 90

SÉNÉCÉ
Quand mon assiette.... 90
Bacchus et l'amour..... 91

REGNARD
Pour passer doucement la vie ..... 92

J.-B. ROUSSEAU
Epigramme sur un ivrogne ..... 94

CHAULIEU
Vers faits à un souper... 94

DE LA FARE
Ode ..... 95

FUSELIER
Grégoire ..... 96

PANARD
La bouteille ..... 97
Les cafés ..... 98
Vaudeville ..... 98

PIRON
Sur Grégoire ..... 101
Air à boire ..... 101
Notre vénérable abbé.. 101

LA CONDAMINE
L'ivrogne philosophe.... 102
Le souper du prédicateur ..... 104

COLLÉ
Je vais croquer le tableau ..... 104

LAUJON
Duo de la table..... 106
Hymne bachique ..... 107

A. DE PIIS
Chanson de table ..... 109
La pomme et la pomme de terre ..... 113
La pêche ..... 115

A. CHÉNIER
Bacchus ..... 116
Les Bacchantes ..... 117

LÉGER
Eloge du café..... 118

BERCHOUX
Le Dessert ..... 120
Ma profession de foi en cuisine ..... 124

DÉSAUGIERS
La treille de sincérité... 128

ARMAND GOUFFÉ
Bibi ou ma carrière bachique ..... 130
Le tête à tête..... 132

BÉRANGER
Voyage au pays de Cocagne ..... 132
Le tournebroche ..... 135
Trinquons ..... 136
La grande orgie ..... 138

A. DE MUSSET
A. Ubric Guttinguer..... 141

GABRIEL VICAIRE
Victime du réveillon.... 143
Au cabaret ..... 144

EMILE VERHAEREN
Truandailles ..... 145
Les vieux maîtres ..... 146

# TABLE DES GRAVURES

Robert Vinot, « composeur des sauces » ..... 7
Les Moines en train..... 23
A table au Moulin de Javelle..... 39
Fête flamande, par JAN STEEN..... 55
Le Bœuf écorché, par REMBRANDT..... 71
Kermesse flamande, par BREUGHEL ..... 87
Le Roi boit, par JORDAENS..... 103
L'Heure du Midi, par MONDON..... 119

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris. (6247)

PQ
1193
G3L3

Larmand, Léon
Les poètes de la ripaille

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY